

NeHeT

Revue numérique d'Égyptologie
(Paris-Sorbonne - Université Libre de Bruxelles)

Volume 4

2016

La revue *Nehet* est éditée par

Laurent BAVAY

Nathalie FAVRY

Claire SOMAGLINO

Pierre TALLET

Comité scientifique

Florence ALBERT (Ifao)

Laurent BAVAY (ULB)

Sylvain DHENNIN (Ifao)

Sylvie DONNAT (Université de Strasbourg)

Nathalie FAVRY (Université Paris-Sorbonne)

Hanane GABER (Collège de France)

Wolfram GRAJETZKI (UCL)

Dimitri LABOURY (ULg – F.R.S.-FNRS)

David LORAND (ULB-F.R.S.-FNRS)

Juan-Carlos MORENO GARCIA (CNRS-UMR 8167)

Frédéric PAYRAUDEAU (Université Paris-Sorbonne)

Tanja POMMERENING (Université de Mayence)

Lilian POSTEL (Université Lyon 2)

Chloé RAGAZZOLI (Université Paris-Sorbonne)

Isabelle RÉGEN (Université Montpellier 3)

Claire SOMAGLINO (Université Paris-Sorbonne)

Pierre TALLET (Université Paris-Sorbonne)

Herbert VERRETH (KULeuven)

Ghislaine WIDMER (Université Lille 3)

ISSN 2427-9080

Contact : revue.nehet@gmail.com

Matthieu BEGON

Nédia, Dia ou bien plutôt Ida ?

La « campagne asiatique » d’Inti de Deshasha (fin de la V^e dynastie)
et le littoral sud de la Palestine durant la seconde moitié du III^e millénaire
(Bronze Ancien III)

1 – 24

Axelle BRÉMONT

« Aspectivité » ou plutôt « multispective »?

Les leçons du paradoxe de la chèvre

25 – 44

Éléonore FRAYSSIGNES

Nouvelles perspectives sur les techniques de tissage à l’Ancien Empire :
une attestation textile de l’utilisation de métiers à chaîne tubulaire
(ouadi el-Jarf, mer Rouge)

45 – 58

Jean-Guillaume OLETTE-PELLETIER

Note sur l’emploi d’une rubrique cryptographique dans
un papyrus du Moyen Empire

59 – 64

Chloé RAGAZZOLI

Genres textuels et supports matériels : une inscription de visiteur
comme exercice sur ostracon (Ostracon University College 31918)

65 – 76

Felix RELATS-MONTSERRAT

Le signe D19, à la recherche des sens d’un déterminatif (II) :
les usages d’un signe

77 – 121

Julien SIESSE

Djedhéteprê Dedmésou et Djednéferrê Dédoumès :
attribution des sources et nouvelles datations

123 – 134

Pierre TALLET

Un sceau-cylindre au nom de Sahourê sur le marché de l'art 135 – 138

Thomas VERMEULEN

Réflexions sur les couches intermédiaires de la société égyptienne 139 – 165

Claire Balandier, *La défense de la Syrie-Palestine des Achéménides aux Lagides. Histoire et archéologie des fortifications à l'Ouest du Jourdain de 532 à 199 avant J.-C. avec appendices sur Jérusalem, les ouvrages fortifiés de Transjordanie et du Nord du Sinaï*, Paris, 2014

Compte-rendu de **Dominique VALBELLE** 167 – 169

SUMMARIES

171 – 173

RÉFLEXIONS SUR LES COUCHES INTERMÉDIAIRES DE LA SOCIÉTÉ ÉGYPTIENNE

Thomas VERMEULEN *

La civilisation égyptienne nous a légué une culture matérielle particulièrement riche qui nous informe sur l'organisation de la société, certaines catégories socio-professionnelles, les relations sociales et plus largement sur la vie quotidienne des anciens Égyptiens¹. En fonction de leur nature, elles ont été abondamment commentées par les divers spécialistes de la philologie, de l'histoire de l'art, ou encore de l'archéologie urbaine et funéraire. Pourtant, il existe encore relativement peu d'études détaillées sur la structure sociale de la société égyptienne². De plus, les sources qui décrivent la société reflètent essentiellement la vision idéologique de l'élite et visent à légitimer l'ordre social établi³. Par conséquent, il reste de nombreux points d'ombre concernant les différents statuts sociaux existants parmi la population égyptienne.

L'analyse détaillée des sources a permis depuis longtemps de souligner l'existence d'individus de statuts divers qui n'appartiennent pas à l'élite, mais qui se distinguent de la masse paysanne attachée à la terre et soumise à l'impôt essentiellement. Cette aisance relative leur permet d'être visibles aussi bien dans le domaine des vivants (habitations confortables, possession de terrains

1 W. HELCK, *Zur Verwaltung des Mittleren und Neuen Reichs*, *PdÄ* 3, 1958; S. Donadoni (éd.), *The Egyptians*, Londres, 1997 ; L. MESKELL, *Archaeologies of Social Life. Age, Sex, Class et cetera in Ancient Egypt*, Oxford, 1999 ; Ead., *Private Life in New Kingdom Egypt*, Oxford, 2002 ; B.J. KEMP, *Ancient Egypt: Anatomy of a Civilization*, Londres, 2006 ; S.L.D. KATARY, « Distinguishing subclasses in New Kingdom society on evidence of the Wilbour Papyrus », dans J.C. Moreno García (éd.), *Élites et pouvoir en Égypte ancienne*, *CRIPEL* 28, 2009, p. 263-320 ; J.C. Moreno Garcia (éd.), *Ancient Egyptian administration*, *HdO* 104, 2013.

2 W.M.F. PETRIE, *Social Life in Ancient Egypt*, Londres, 1923 est certainement l'un des plus anciens essais en la matière, bien que la démarche de l'auteur se limite essentiellement à une présentation de la vie quotidienne de la société égyptienne ; W. HELCK, « Die soziale Schichtung des 3. und 2. Jahrtausend v. Chr. », *JESHO* 2, 1959, p. 1-36 présente l'évolution de la société de l'Ancien au Nouvel Empire et relève les classes qui en sont absentes (artisans indépendants, négociants, « professions libérales ») ; B.G. TRIGGER *et al.*, *Ancient Egypt: a Social History*, Cambridge, 1983 retrace essentiellement une histoire politique de l'Égypte ancienne tout en abordant certains aspects sociaux ; B.J. KEMP, *loc. cit.*, aborde également dans son ouvrage de nombreux aspects sociaux.

3 L'emploi du terme élite doit être compris dans son sens sociologique, c'est-à-dire qu'il renvoie à « un petit groupe dirigeant à l'intérieur d'une société bénéficiant d'un statut privilégié, ayant accès et commandant une quantité disproportionnée de ressources, souvent soutenue par les individus de statut social inférieur à l'intérieur de la structure d'un groupe », W. GRAJETZKI, « Class and society: position and possessions », dans W. Wendrich (éd.), *Egyptian Archaeology*, 2010, p. 181.

agricoles et/ou de troupeaux de bétail,...) que dans celui des morts⁴. Les plus aisés d'entre eux disposent d'une petite tombe familiale dotée d'une chapelle décorée. Cependant, dans la plupart des cas, ils ne sont connus qu'au travers de leurs stèles funéraires, aujourd'hui dispersées dans les musées du monde entier. Les inscriptions présentes sur leurs vestiges funéraires permettent parfois d'en apprendre un peu plus sur leur identité. Dans l'ensemble, ces individus se caractérisent par leur manque (voire l'absence totale) de pouvoir politique. Certains occupent une ou plusieurs fonctions au sein des diverses institutions égyptiennes (fonctions mineures dans l'administration de l'État, dans le bas clergé, ou dans l'armée). D'autres exercent des professions spécialisées (marchands, artisans, musiciens, serviteurs ...) particulièrement recherchées par l'État et les membres de l'élite. Ils n'exercent pas leur(s) profession(s) de manière indépendante mais travaillent directement pour les institutions ou les membres de l'élite qui les emploient de manière permanente. Une partie au moins de ces individus retire des avantages de cette relation de clientélisme, ce qui contribue à leur prospérité⁵.

Il est courant d'employer diverses expressions pour les désigner. Selon la perception qu'en ont les historiens mais aussi en fonction des individus dont il est question, il peut être fait mention de « sous élite », ou encore de « classe des scribes »⁶. Toutefois, l'expression la plus souvent rencontrée est celle de « classe moyenne ». Cette dernière, moins spécifique, a l'avantage de regrouper l'ensemble de ces individus très hétérogènes sous une caractéristique on ne peut plus évidente : leur position intermédiaire dans la société. Néanmoins, la « classe moyenne » est également une notion idéologique et nous allons démontrer qu'elle a peu de pertinence dans le discours égyptien. De plus, son emploi est généralement peu contextualisé et est laissé à la seule appréciation des auteurs. Les historiens qui tentent une définition plus approfondie de la question se retrouvent rapidement confrontés aux limites de la documentation qui ont été soulignées ci-dessus. Par conséquent, il reste difficile de déterminer l'importance de cette classe sociale et sa position exacte au sein de la société égyptienne.

Le présent article a pour objectif de réfléchir à cette notion de « classe moyenne » dans le cadre de la société égyptienne. Tout d'abord, nous examinerons dans quels contextes cette expression a été employée dans nos propres sociétés et s'il est pertinent de chercher un équivalent de cette classe sociale dans la société pharaonique. Pour ce faire, nous présenterons brièvement plusieurs approches développées par des spécialistes d'autres civilisations anciennes. À partir de ces premières observations, nous analyserons si les conditions nécessaires à l'existence d'une

4 C. TIETZE, « Amarna : Analyse der Wohnhäuser und soziale Struktur der Stadtbewohner », *ZÄS* 112, 1985, p. 48-84 ; S.T. SMITH, « Intact Tombs of the Seventeenth and Eighteenth Dynasties from Thebes and the New Kingdom Burial System », *MDAIK* 48, 1992, p. 193-231 ; J.P. ALLEN, *The Heqanakht Papyri*, *PMMA Egyptian Expedition* 27, 2002 ; D. VALBELLE, *Les « Ouvriers de la tombe » : Deir el-Médineh à l'époque ramesside*, *BdE* 96, 1985 ; J. RICHARDS, *Society and Death in Ancient Egypt. Mortuary Landscapes of the Middle Kingdom*, New York, 2005 ; St. SEIDLMAYER, *Gräberfelder aus dem Übergang vom Alten zum Mittleren Reich. Studien zur Archäologie der Ersten Zwischenzeit*, *SAGA* 1, 1990 ; Id., « Vom Sterben der kleinen Leute: Tod und Bestattung in der sozialen Grundsicht am Ende des Alten Reiches », dans H.E. Hofmann & M. Bommas (éds.), *Grab und Totenkult im alten Ägypten*, Munich, 2003, p. 60-74.

5 D. O'CONNOR « New Kingdom and Third Intermediate Period, 1552-664 BC », dans B.G. Trigger *et al.*, *Ancient Egypt: a Social History*, Cambridge, 1983, p. 192-194 ; D. FRANKE, « Middle kingdom », dans D.B. Redford (éd.), *Encyclopaedia of Ancient Egypt*, vol. 2, Oxford, 2001, p. 396 ; B.G. TRIGGER, *Early Civilizations: Ancient Egypt in Context*, Le Caire, 1993, p. 57-58 ; S. KATARY, *op. cit.*, p. 264.

6 J. BAINES & N. YOFFEE, « Order, legitimacy and wealth: setting the terms », dans J. Richards & M. Van Buren (éds.), *Order, Legitimacy and Wealth in Ancient States*, Cambridge, 2000, p. 16 ; W. GRAJETZKI, *op. cit.*, p. 192.

« classe moyenne » sont effectivement présentes dans la société pharaonique. Nous présenterons ensuite les principaux corpus documentaires qui attestent son existence pour les périodes du Moyen et du Nouvel Empire. Enfin, nous prendrons en compte les différents éléments soulignés pour proposer une piste de réflexion à partir de l'analyse des cimetières du Nouvel Empire.

LES GLISSEMENTS SÉMANTIQUES DE L'EXPRESSION « CLASSE MOYENNE » DU XIX^E SIÈCLE À NOS JOURS

De nombreux spécialistes des sociétés anciennes rejettent l'usage de l'expression « classe moyenne » car elle est étroitement associée à l'émergence de la bourgeoisie dans les sociétés européennes. Cependant, la définition de cette expression est beaucoup plus complexe et varie en fonction des sociétés, des périodes historiques considérées et des critères d'identification sélectionnés par l'historien ou le sociologue.

L'identification d'individus de condition moyenne n'est pas une démarche moderne mais trouve sa source dans les écrits d'Aristote. En effet, dans le *Politique*, une distinction est faite entre trois groupes de citoyens : les citoyens très riches, les citoyens très pauvres et les citoyens aisés qui occupent une position intermédiaire entre ces deux extrêmes⁷. Selon le philosophe grec, cette position moyenne constitue un équilibre idéal, la garantie d'un bon gouvernement et d'une démocratie à l'écart des excès. Cette réflexion va être transposée au contexte politique et social de la Révolution française, plus particulièrement dans le cadre des luttes de pouvoir entre la bourgeoisie et l'aristocratie de l'Ancien Régime⁸. Aussi, durant la première moitié du XIX^e siècle, l'association de la bourgeoisie avec la « classe moyenne » ne fait aucun doute dans les écrits des lettrés et des hommes politiques⁹. Elle renvoie à un groupe social homogène clairement identifié qui partage des valeurs morales (que sont le mérite du travail et de l'épargne) et des aspirations politiques communes¹⁰. Lors de l'accession au pouvoir de la bourgeoisie à partir de la révolution de 1830, la structure de la société se trouve modifiée. On assiste alors à un premier glissement sémantique de l'expression « classe moyenne » vers ce que Karl Marx appelle la « petite bourgeoisie indépendante », c'est-à-dire les petits fabricants, les détaillants, les artisans, les paysans, ainsi que les professions libérales¹¹. Dès cette époque, la « classe moyenne » ne renvoie donc plus à un seul groupe social mais rassemble des individus d'horizons socio-économiques différents. Cette complexification ne va cesser de s'accroître à partir de la fin du XIX^e siècle, avec l'essor de l'État social. Ce dernier voit l'émergence d'un salariat non manuel, les « cols blancs », composé des employés des industries, des services publics, des commerces ainsi que des enseignants. Parfois regroupés sous l'appellation de « nouvelles

7 *Pol.*, IV, II, 1295 a 35- b 5 (linéation Ross).

8 K.-L. SICK 1993, « Le concept de classes moyennes. Notion sociologique ou slogan politique ? », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire* 37, 1993, p. 14-18.

9 F.-P.-G. GUIZOT, *Cours d'histoire moderne, histoire générale de la civilisation en Europe*, Paris, 1828 ; E. ALLETZ, *De la démocratie nouvelle ou des mœurs et de la puissance des classes moyennes en France*, t. 1, Paris, 1837.

10 J. DAMON, *Les classes moyennes*, Paris, 2013, p. 7-8. À noter que cette caractérisation de la bourgeoisie comme classe moyenne n'est pas propre à la société française mais se retrouve également dans la société anglo-saxonne : S. GUNN & R. BELL, *Middle Classes: their Rise and Sprawl*, Londres, 2002, p. 17-22.

11 K. MARX & F. ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, 1848 et Préfaces du « Manifeste », trad. de l'allemand par L. Lafargue, Paris, 1983, p. 58-59.

classes moyennes », ils ne cessent de gagner de l'importance tout au long du xx^e siècle¹². On constate donc que les catégories socio-professionnelles associées à la « classe moyenne » sont de plus en plus diversifiées à partir du xix^e siècle et reflètent les nombreuses mutations sociales que connaissent les sociétés occidentales dans le sillage de la Révolution industrielle. Ainsi, les sociologues ne sont pas unanimes sur les critères qui identifient « la (les) classe(s) moyenne(s) » des sociétés contemporaines¹³.

En définitive, l'usage de cette expression n'a véritablement de sens que pour l'étude de la société européenne du début du xix^e siècle. En s'adaptant à une société en rapide évolution, elle a accumulé de nouvelles caractéristiques qui ont obscurci de plus en plus sa signification. Pourtant, son usage s'est perpétué et s'est inscrit durablement dans le vocabulaire social de tout un chacun, popularisé par les discours médiatiques et politiques. Il n'est donc guère surprenant que les historiens fassent appel à un vocabulaire importé du monde moderne pour l'étude des systèmes sociaux anciens dont nous ne possédons finalement qu'une vision partielle. Aussi, si l'emploi de « classe moyenne » ne nous paraît dans ces conditions guère souhaitable pour l'analyse de la structure des sociétés anciennes, il s'agit tout de même de préciser quelles sont les caractéristiques les plus souvent prises en compte par les historiens.

RECHERCHE DE LA « CLASSE MOYENNE » DANS LES SOCIÉTÉS ANCIENNES : L'EXEMPLE DU MEXIQUE CENTRAL ET DE L'EMPIRE ROMAIN

Dans un article consacré en 1999 à la « classe moyenne » dans les civilisations anciennes du Mexique central (ca. 1200-1521 après. J.-C.), F. Hicks affirme que les sociétés complexes anciennes comportent toujours une « classe moyenne » mais que sa composition change en fonction de la structure de la société¹⁴. Il définit cette « classe moyenne » mexicaine comme dépendante de la classe supérieure et fournissant les biens et services demandés par cette dernière. En échange, elle reçoit des récompenses et diverses compensations. Parmi ses membres, il identifie des fonctionnaires mineurs, des intendants en charge du travail et des biens, des artisans, des marchands, des spécialistes des rituels, des hommes de main et des militaires professionnels. Toutefois, Hicks précise que les individus exerçant ces professions n'appartiennent pas automatiquement à la « classe moyenne ». En effet, s'ils ne se rattachent pas à un réseau de clientèle dirigé par la classe supérieure ou s'ils occupent une fonction peu élevée au sein de leur hiérarchie professionnelle, alors ils doivent être considérés comme appartenant à la classe inférieure¹⁵. Cette relation de dépendance remet en question l'emploi même du terme « classe » puisque la condition moyenne d'un individu ne relève plus seulement de facteurs économiques ou professionnels mais aussi de son statut et de ses allégeances. Or, nous verrons par la suite que ces deux éléments sont également très présents dans la caractérisation de la « classe moyenne » égyptienne.

12 S. BOSC, *Sociologie des classes moyennes*, Paris, 2008, p. 9 ; J. DAMON, *op. cit.*, p. 13.

13 On peut ainsi opter pour des méthodes économiques (calcul des revenus ou consommations), sociologiques (basées sur la profession ou l'identification de valeurs et d'un mode de vie communs). On peut également se baser sur un critère subjectif de sentiment d'appartenance à une classe sociale, *ibid.*, p. 15-27.

14 F. HICKS, « The middle class in ancient central Mexico », *Journal of Anthropological Research* 55, 1999, p. 409.

15 *Ibid.*, p. 413.

On trouve également chez les spécialistes de la société du Haut-Empire romain un développement méthodologique intéressant de l'identification de la « classe moyenne ». Plusieurs approches, similaires à celles développées pour la société égyptienne (cf. *infra*), ont été proposées sans qu'aucune d'elles ne fasse toutefois l'unanimité. Certains historiens tels que G. Alföldy, F. Jacques et J. Scheid ont proposé de classer la société romaine en fonction du statut légal des individus et de leur appartenance à l'un des trois grands ordres (ordre sénatorial, équestre et la plèbe)¹⁶. Par cette démarche, on obtient une représentation intéressante de la manière dont l'élite romaine perçoit la société. Toutefois, il s'agit d'une vision idéale qui ne rend pas compte d'une réalité sociale beaucoup plus complexe. Il est dès lors vain de chercher à identifier l'équivalent d'une « classe moyenne » dans un tel système qui ne détaille guère les différences existant au sein de la plèbe. De plus, le statut légal d'une personne ne correspond pas toujours à la position qu'elle occupe dans la société¹⁷. Par exemple, certains affranchis de la maison impériale occupent des positions très importantes en raison de leur relation privilégiée avec l'Empereur.

Pour P. Veyne, l'existence d'une « classe moyenne » identifiée comme telle par les Romains ne fait aucun doute. Il appuie son argument en citant un passage de *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien dans lequel il est fait référence à une *plebs media* (plèbe moyenne) par opposition à une *plebs humilis* (plèbe inférieure)¹⁸. Selon l'historien français, ces deux attestations sont la preuve que les plébéiens fortunés formaient un groupe spécifique possédant leurs propres idées politiques et conscients d'appartenir à une même classe sociale¹⁹. On trouve également des expressions similaires chez Tacite qui emploie le terme de *plebs sordida*, ou encore chez Cicéron qui parle de *plebecula misera et ieiuina*²⁰. Ces expressions traduisent chez ces auteurs anciens une réflexion et une analyse de leur propre société, ainsi que la prise de conscience de l'existence de groupes intermédiaires. Toutefois, l'emploi de ces expressions reste exceptionnel dans l'ensemble de la documentation latine.

Prenant en compte les limites de l'approche textuelle, E. Mayer développe quant à lui une approche archéologique fondée sur l'étude de l'art funéraire et l'analyse de l'habitat²¹. Au I^{er} siècle avant J.-C., la société romaine voit l'émergence d'une « classe commerciale » composée d'artisans, de marchands et de professionnels, suite à la mutation des villes agricoles en villes diversifiées sur le plan social et économique. Selon Mayer, ce changement crée des opportunités économiques pour ces individus, facilite leur mobilité sociale et la mise en place d'un ensemble de valeurs et d'une culture communes qui se marquent dans le domaine artistique. En effet, l'analyse des tombes révèle qu'ils utilisent le même répertoire iconographique que l'élite mais l'organisent de manière différente, de sorte à véhiculer leurs propres valeurs (notamment la fierté

16 G. ALFÖLDY, *Römisches Sozialgeschichte*, Wiesbaden, 1975 ; F. JACQUES & J. SCHEID, *Rome et l'intégration de l'Empire. 44 av. J.-C. – 260 ap. J.-C.*, t. 1, *Les structures de l'empire romain*, Paris, 1990, p. 308, 312.

17 P. WOJCIECHOWSKI, « In search of the roman middle class: an outline of the problem », *Palamedes: a Journal of Ancient History* 7, 2012, p. 110-111.

18 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle* 26, 3,1-6.

19 P. VEYNE, « La «plèbe moyenne» sous le Haut-Empire romain », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 55/6, 2000, p. 1169-1172 ; P. WOJCIECHOWSKI, *op. cit.*, p. 110.

20 TACITE, *Hist.* 1,4 ; CICÉRON *Att.* 1.16,11.

21 E. MAYER, *The Ancient Middle Classes: Urban Life and Aesthetics in the Roman Empire, 100 BCE-250 CE*, Londres, 2012.

de la réussite professionnelle et économique par le travail accompli dans le monde artisanal et commercial, deux modes de vie dénigrés dans l'idéologie aristocratique)²². Une pratique similaire s'observe également dans la décoration des maisons de Pompéi et des mausolées : on constate une récupération des scènes issues de la mythologie grecque employées par l'élite mais qui traduisent ici les émotions personnelles (par exemple, l'amour de la famille et le chagrin pour les êtres chers disparus)²³. Dès lors, Mayer propose d'identifier cette classe commerciale à une « classe moyenne ». Signalons toutefois que la définition proposée ne s'applique par nécessairement à tout l'Empire romain. En effet, Mayer a fondé son étude sur l'analyse des sources de Pompéi et de Rome. La définition du contour des classes moyennes est également insuffisamment développée, puisque l'argumentation se fonde sur la distinction entre l'élite urbaine et la « classe moyenne », sans tenir compte de ce qui la distingue des classes urbaines pauvres²⁴.

On constate toute la difficulté pour les historiens à interpréter la structure sociale d'une société ancienne à partir du vocabulaire ou du cadre légal parvenus jusqu'à nous. D'un autre côté, le placage de nos propres structures sociales (la division de la société en classes sociales) aux sociétés anciennes présente des problèmes de compatibilité évidents. La compréhension des différentes identités constituant l'individu et des relations sociales dans les sociétés anciennes sont complexes à appréhender et à rendre explicite pour l'historien contemporain. L'usage de termes empruntés à la sociologie moderne et contemporaine permet, en apportant préalablement toutes les nuances nécessaires à leur emploi, de communiquer avec le lecteur de manière plus aisée.

Cette étude comparatiste permet de souligner certaines caractéristiques élémentaires des « classes moyennes » anciennes. Contrairement à ce que laisse sous-entendre l'emploi de ce terme, la réussite sociale de ces individus ne dépend pas seulement de leur propre ambition mais également de leur participation à un réseau de clientélisme. C'est en mettant leur savoir-faire recherché au service des puissants qu'ils bénéficient d'une forme de reconnaissance qui se traduit en récompenses ou faveurs. Ensuite, nous avons vu qu'il est important pour ces individus de bénéficier d'opportunités économiques afin d'engranger des revenus complémentaires qui leur permettent de dépasser le niveau de subsistance. Enfin, une certaine mobilité sociale au sein de la société est nécessaire pour permettre à ces individus de se démarquer de la population en général. Dans quelles mesures ces conditions sont-elles rencontrées dans la société pharaonique ?

CONDITIONS PRÉALABLES À L'EXISTENCE D'UNE « CLASSE MOYENNE » ÉGYPTIENNE

Le décorum égyptien ne laisse pas de place pour l'existence d'une couche intermédiaire. La société est présentée de manière idéale comme composée du roi, des membres de l'élite (*p't*) et du peuple (*rhyt*). Dès lors, comme nous l'avons relevé en introduction, la notion idéologique de « classe moyenne » est incompatible avec le discours égyptien. Toutefois, la réalité matérielle de la société renvoie à une réalité plus complexe où les distinctions sociales ne sont pas aussi aisées à réaliser. En effet, on peut difficilement nier l'existence de corps « intermédiaires » qui jouent un rôle important dans la société égyptienne.

22 *Ibid.*, p. 110-120.

23 *Ibid.*, p. 217-220.

24 C. NORENA, « Emmanuel Mayer. The ancient middles classes: urban life and aesthetics in the Roman Empire, 100 BCE-250 CE », *The American Historical Review* 118/5, 2013, p. 1576-1577.

Pendant longtemps, l'histoire économique de l'Égypte ancienne a été influencée par le courant substantiviste. Celui-ci définit l'économie égyptienne comme primitive et fondée sur un système de redistribution des surplus agricoles, collectés par le pouvoir central sous forme de taxes²⁵. Ce système ne laisse qu'une place limitée à un marché privé, soit parce que l'État ne l'autorise pas, soit parce que la société égyptienne est trop primitive pour développer des activités de marché²⁶. Certes, le rôle de l'État est prépondérant dans l'organisation économique du pays²⁷. Toutefois, cela ne signifie pas pour autant l'inexistence des échanges privés ou que ces derniers n'occupent qu'une place périphérique dans l'économie²⁸. Au contraire, la demande privée existe aussi bien pour des biens consommables que pour des biens manufacturés et les échanges occupent une large place tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du système étatique²⁹. L'État ne semble pas interférer dans l'économie des ménages et les marchés sont donc « une nécessité structurelle » pour la population rurale qui n'est que très peu concernée par la redistribution de l'État³⁰. Comme nous le verrons ensuite, certains individus ont la possibilité de prendre part à ce marché privé et réaliser des bénéfices financiers par la vente d'objets de grande valeur. Toutefois, il est difficile de déterminer si des individus ont pu vivre exclusivement de ces échanges. Selon B.J. Kemp, aucun homme n'a revendiqué avoir réussi dans la vie par ses propres moyens, sans le concours de l'État, uniquement sur la base du profit. Les opérations commerciales engendraient des bénéfices mais l'idée d'en faire une profession et d'en retirer un statut social spécifique ne semble pas envisageable³¹. Cependant, ce type d'information pourrait bien être masqué par le filtre idéologique de l'élite. Quoiqu'il en soit, les profits générés permettent d'arrondir de façon appréciable le salaire perçu dans le cadre de l'activité professionnelle principale.

Les possibilités de mobilité sociale pour un individu de statut modeste sont particulièrement limitées par rapport à un membre de l'élite mais elles ne sont toutefois pas inexistantes. Le devenir d'un individu en Égypte ancienne est étroitement lié à son milieu social et aux

25 J.J. JANSSEN, « Prolegomena to the Study of Egypt's Economic History during the New Kingdom », *SAK* 3, 1975, p. 127-185 ; J.C. MORENO GARCIA, « Penser l'économie pharaonique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2014/1, p. 7-38. Sur les modèles théoriques appliqués aux sociétés antiques, voir L. GRASLIN-THOMÉ, *Les échanges à longue distance en Mésopotamie au I^{er} millénaire. Une approche économique, Orient & Méditerranée* 5, 2009, p. 99-131.

26 J.J. JANSSEN, « Gift-Giving in Ancient Egypt as an Economic Feature », *JEA* 68, 1982, p. 253 ; E. BOGOSLOVSKI, « On the process of the appearance of money in Ancient Egypt », *AoF* 14, 1987, p. 227 ; E. BLEIBERG, « The economy of Ancient Egypt », dans J. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, New York, 1995, p. 1383 ; B.J. KEMP, *Ancient Egypt: Anatomy of a Civilization*, Londres, 2006, p. 302-335.

27 Outre sa gestion minutieuse des terres agricoles et de la taxation qui en résulte, l'État est particulièrement impliqué dans la réquisition de main-d'œuvre pour les différents projets agricoles ou de construction, ou encore par sa mainmise sur le commerce extérieur : B. MENU, « Le système économique de l'Égypte pharaonique », dans Ead., *Égypte pharaonique : nouvelles recherches sur l'histoire juridique, économique et sociale de l'ancienne Égypte*, Paris, 2004, p. 196-199 ; C.J. EYRE, « Work and the organization of work in the New Kingdom », dans M.A. Powell (éd.), *Labor in the Ancient Near East*, *AOS* 68, 1987, p. 180-192 ; B.J. KEMP, *op. cit.*, p. 304-308

28 Sur l'organisation des échanges internationaux notamment : M. LIVERANI, « The Influence of Political Institutions on Trade in The Ancient Near East (Late Bronze to Early Iron Age) », dans C. ZACCAGNIGNI (éd.), *Mercanti e politica nel mondo antico*, Rome, 2000, p. 122-123.

29 A. ZINGARELLI, *Trade and Market in New Kingdom Egypt: Internal Socio-economic Processes and Transformations*, *BAR International Series* 2063, 2010.

30 C.J. EYRE, « The market women of pharaonic Egypt », dans N. Grimal & B. Menu (éds.), *Le commerce en Égypte ancienne*, *BdE* 121, 1998, p. 185.

31 B.J. KEMP, *op. cit.*, p. 333.

opportunités que celui-ci peut lui offrir en matière de formation professionnelle, d'éducation et des réseaux sociaux avec lesquels il peut interagir. Les réseaux de clientélisme, dont nous avons déjà souligné l'importance plus haut, sont largement répandus à tous les niveaux de la société égyptienne. Ces mécanismes permettent à des puissants patrons d'exercer un contrôle social sur leurs « clients » en leur garantissant, en contrepartie, une protection contre les difficultés et des opportunités de réussite professionnelle³². Ainsi, un mécanisme de promotion sociale mis régulièrement en avant sur de nombreux monuments est la distinction par le souverain. En effet, il est de coutume que le roi récompense les sujets méritants qui se sont illustrés par leur efficacité, leur zèle ou leur talent dans les tâches à accomplir. Au Nouvel Empire, les militaires hauts gradés bénéficient largement de cette culture de la méritocratie. Lorsqu'ils arrivent à la fin de leur carrière militaire, ils ont généralement accès à des postes de prestige en lien avec la maison royale dans l'administration civile³³. Il est également courant dans les biographies des hauts dignitaires de revendiquer des origines humbles et d'affirmer que leurs mérites leur ont permis d'atteindre de hautes fonctions³⁴. Il est toutefois fort probable qu'il s'agisse à nouveau d'un discours idéologique et que l'origine sociale des dignitaires promus soit à chercher dans une couche aisée et alphabétisée de la population travaillant pour l'État³⁵. Néanmoins, l'excellence dans l'exercice d'une profession spécialisée permettait à des individus de statut modeste de gagner un certain prestige et de bénéficier de privilèges qui leur permettaient d'atteindre un certain confort de vie.

L'hérédité des charges est également courante à tous les niveaux de la société et représente une situation idéale pour l'élite. Elle est même certainement automatique dans les milieux modestes où les enfants sont sollicités très tôt à participer aux charges familiales, qu'elles soient domestiques, agricoles, ou encore professionnelles³⁶. De même, la capacité de lire et écrire est incontestablement l'une des clés de la mobilité sociale. L'apprentissage de la lecture et de l'écriture ne semble pas vraiment limité en fonction du statut social mais est enseigné en fonction de son utilité pour la profession exercée³⁷. Enfin, l'alphabétisation est un prérequis nécessaire pour exercer des fonctions liées à des connaissances spécialisées dont la diffusion, très restreinte, constitue une source de pouvoir³⁸.

32 J.C. MORENO GARCIA, « The “other” administration: patronage, factions, and informal networks of power in Ancient Egypt », dans Id. (éd.), *Ancient Egyptian Administration*, HdO 104, 2013, p. 1042-1056.

33 Voir par exemple la biographie d'Ahmès, fils d'Abana : Cl. VANDERSLEYEN, *Les guerres d'Amosis fondateur de la XVIII^e dynastie*, MRE 1, 1971 ; A.M. GNIRS, « Coping with the Army: the Military and the State in the New Kingdom », dans J.C. Moreno García (éd.), *Ancient Egyptian Administration*, HdO 104, 2013, p. 639-718.

34 Ce thème se rencontre dans les biographies dès l'Ancien Empire, comme l'illustre parfaitement la biographie d'Ouni : J. RICHARDS, « Text and Context in late Old Kingdom Egypt : The Archaeology and Historiography of Weni the Elder », *JARCE* 39, 2002, p. 79, 90, 95. Il est particulièrement utilisé par les hauts dignitaires du règne d'Akhénaton comme le flabellifère du roi May : W. MURNANE, *Texts from the Amarna Period in Egypt*, Atlanta, 1995, p. 145 ; voir également les biographies des hauts dignitaires ramessides : E. FROOD, *Biographical Texts from Ramessid Egypt*, *SBL Writings from Ancient World* 26, 2007, p. 5.

35 H. GUKSCH, *Königsdienst: zur Selbstdarstellung der Beamten in der 18. Dynastie*, SAGA 11, 1994, p. 28-31 ; C. ALDRED, *Akhenaten, pharaoh of Egypt: a New Study*, Londres, 1968, p. 104.

36 A. MARSHALL, *Être un enfant en Égypte ancienne*, Monaco, 2013, p. 133-142.

37 Voir ci-dessous, l'éducation des enfants des artisans de Deir el-Médina.

38 J. BAINES, « Restricted knowledge, hierarchy, and decorum: modern perceptions and ancient institutions », *JARCE* 27, 1990, p. 1-23.

Au vu de l'organisation de la société égyptienne, il semble finalement peu avantageux d'être indépendant des structures de l'État ou des personnages influents. Au contraire, il est même dans l'intérêt de certains individus, ceux qui possèdent des compétences ou des qualités spécifiques, d'intégrer un réseau de clientélisme qui peut aider à la promotion sociale.

LA « CLASSE MOYENNE » ÉGYPTIENNE : UNE ORIGINE REMONTANT AU MOYEN EMPIRE ?

En égyptologie, les recherches portant sur l'identification d'une « classe moyenne » égyptienne ont pendant longtemps été orientées sur l'interprétation des sources textuelles, artistiques et archéologiques datant du Moyen Empire. En effet, cette période de l'histoire pharaonique a livré une quantité importante de sources qui montrent la pleine expression des changements politiques, idéologiques et sociaux initiés à partir de la fin de l'Ancien Empire³⁹. Les égyptologues ont été particulièrement marqués par les nombreuses stèles funéraires provenant du secteur de la « terrasse du Grand Dieu » à Abydos. Leur qualité d'exécution très diverse témoigne qu'une large diversité de catégories sociales de la population avait accès à cet important espace de commémoration. Ainsi, à côté des stèles finement sculptées dans des pierres de qualité, appartenant à l'élite dirigeante, on trouve également des stèles en calcaire de plus petites dimensions appartenant à des individus de statut plus modeste comme par exemple des fonctionnaires mineurs, des prêtres, des soldats, des artisans, des musiciens⁴⁰. On trouve également des stèles de plus petites dimensions encore dont la réalisation est très fruste. Elles sont constituées à partir de morceaux de calcaire non travaillés et portent les habituelles formules d'offrandes, écrites en hiéroglyphes. Elles appartiennent pour la plupart à des individus sans titre qui y incluent également les noms des membres de leurs familles, voire ceux de relations⁴¹. L'étude d'une partie de cet abondant matériel par W.K. Simpson a permis de démontrer que certaines stèles pouvaient être mises en relation et former des groupes. À l'origine, ces ensembles devaient prendre place à l'intérieur d'une même chapelle ou dans plusieurs chapelles contiguës et liées les unes aux autres. Dès lors, autour du cénotaphe d'un haut dignitaire peuvent se rattacher des membres proches ou éloignés de sa famille, ainsi que son entourage professionnel composé notamment d'individus de faible statut qui dépendent et travaillent probablement pour lui⁴². On a souvent attiré l'attention sur les thèmes exprimés sur ces stèles : alors que les membres de l'élite abordent leurs accomplissements personnels par le thème de la méritocratie et exposent leurs titres et leurs liens avec le roi, les individus modestes préfèrent souligner l'importance de la famille et le fait que leur réussite personnelle s'est faite indépendamment d'une carrière dans l'administration⁴³. C'est donc à travers cette

39 J. RICHARDS, *Society and Death in Ancient Egypt. Mortuary Landscapes of the Middle Kingdom*, New York, 2005, p. 1.

40 W.K. SIMPSON, *The Terrace of the Great God at Abydos, Publications of the Pennsylvania-Yale Expedition to Egypt* 5, 1974 ; D. FRANKE & M. MARÉE, *Egyptian Stelae in the British Museum from the 13th to 17th Dynasties I, 1. Descriptions*, Londres, 2013, p. 2-6.

41 D. O'CONNOR, « The "cenotaphs" of the Middle Kingdom at Abydos », dans P. Posener-Kriéger (éd.), *Mélanges Gamal Eddin Mokhtar, BdE* 97/2, 1985, p. 175-177 ; W.K. SIMPSON, *op. cit.*, p. 3 ; P. RIGAULT « Stèle funéraire d'un personnage obèse », dans G. Andreu (éd.), *L'art du contour : le dessin dans l'Égypte ancienne*, Paris, 2013, p. 277.

42 W.K. SIMPSON, *op. cit.*, p. 4 ; R.J. LEPROHON, « The personnel of the Middle Kingdom funerary stelae », *JARCE* 15, 1978, p. 33-38.

43 J. RICHARDS, *op. cit.*, p. 23-24.

grande diversité de stèles que certains chercheurs ont vu la preuve de l'émergence de la « classe moyenne » parmi le « personnel de l'administration, les fonctionnaires des divers bureaux, des départements administratifs, les militaires, les gardiens, les gendarmes, les chefs de magasins, les escorteurs »... Bref, une catégorie sociale « favorisée par le gouvernement de Licht »⁴⁴.

Plusieurs hypothèses ont été émises pour expliquer cette apparition soudaine d'individus de « classe moyenne » dans les sources égyptiennes. Pendant longtemps, elle a été particulièrement associée à la « suppression » de la noblesse provinciale sous le règne de Sésostri III au profit d'une bureaucratie réorganisée dont les postes sont occupés par des fonctionnaires mineurs⁴⁵. Cependant, les arguments d'une disparition brutale des nomarques ont depuis lors été fortement nuancés au profit d'un processus d'évolution beaucoup plus graduel⁴⁶. De même, la profusion de titres administratifs observée peut être due à de meilleures conditions de conservation des sources par rapport aux périodes précédentes et à une plus grande liberté d'accès à la commémoration⁴⁷.

Certains égyptologues se sont également consacrés à une analyse détaillée des textes de cette période, à la recherche de termes décrivant les groupes sociaux. C'est ainsi que le terme *nds* (signifiant littéralement « le petit homme »), employé dans la littérature et les textes à caractère autobiographique, a été interprété comme désignant une classe de « citoyens libres » qui a conscience de son existence. Elle serait indépendante sur le plan économique et intellectuel et serait porteuse de la culture du Moyen Empire⁴⁸. Cependant, D. Franke a démontré que les textes n'expriment pas ces idées de manière explicite. Selon lui, le terme est employé par des personnages de haut statut afin de désigner un groupe d'individus de statut inférieur qui nécessite d'être protégé. Il est également employé dans les autobiographies dans le cadre d'une mise en valeur des qualités guerrières et des accomplissements personnels qui ont valu au défunt d'être récompensé⁴⁹. Le terme *nds* ne désigne donc pas un groupe spécifique d'individus indépendants mais diverses catégories d'individus qui sont au service des plus puissants⁵⁰. Il

44 G. ANDREU, « Recherches sur la classe moyenne au Moyen Empire », dans S. Schoske (éd.), *Akten des vierten Internationalen Ägyptologen Kongresses München 1985*, t. 4 : *Geschichte, Verwaltungs- und Wirtschaftsgeschichte*, Hambourg, 1985, p. 16 ; Ead., « La société égyptienne à la fin du Moyen Empire », dans Fl. Morfousse & G. Andreu-Lanoë (éds.), *Sésostri III, pharaon de légende*, Gand, 2014, p. 76.

45 W.C. HAYES, *The Middle Kingdom of Egypt: Internal History from the Rise of the Heracleopolitans to the Death of Ammenemes III*, Cambridge, 1961, p. 45.

46 W. HELCK, *Zur Verwaltung des Mittleren und Neuen Reichs*, *PdÄ* 3, 1958, p. 18-19 ; D. FRANKE, « The career of Khnumhotep III of Beni Hasan and the so-called «decline of the nomarchs» », dans St. Quirke (éd.), *Middle Kingdom Studies*, New Malden, 1991, p. 55 ; H. WILLEMS, *Les Textes des Sarcophages et la démocratie. Éléments d'une histoire culturelle du Moyen Empire égyptien. Quatre conférences présentées à l'École Pratique des Hautes études, section des Sciences religieuses, mai 2006*, Paris, 2008, p. 184-189 ; P. TALLET, « Le règne de Sésostri III », dans Fl. Morfousse & G. Andreu-Lanoë (éds.), *Sésostri III, pharaon de légende*, Gand, 2014, p. 25-26.

47 J. RICHARDS, *op. cit.*, p. 6-7.

48 A. LOPRIENO, *Topos und Mimesis*, *ÄA* 48, 1988, p. 84-97 ; L. MORENZ, *Beiträge zur Schriftlichkeitskultur im Mittleren Reich und in der 2. Zwischenzeit*, *ÄAT* 29, 1996, p. 107 ; J.C. MORENO GARCIA *Études sur l'administration, le pouvoir et l'idéologie en Égypte, de l'Ancien au Moyen Empire*, *AegLeod* 4, 1997, p. 32-38.

49 D. FRANKE, « Kleiner Mann (*nds*) – was bist Du? », *GM* 167, 1998, p. 41.

50 *Ibid.*, p. 45-46 ; voir également O. BERLEV, *Obshchestvennyye otnosheniya v Egipte epokhi srednego tsarstva: sotsial'nyy sloj 'tsarskikh Hmww'*, Moscou, 1978, p. 73-125.

s'agit plus probablement d'un terme décrivant des positions relatives à la manière des termes *p't* (noblesse) et *rhyt* (peuple)⁵¹.

Par une approche similaire, St. Quirke propose d'assimiler l'expression *s n niwt tn*, « homme de la ville » (le citadin), qu'on trouve dans une douzaine de documents administratifs provenant du temple de Kahoun, à un groupe d'individus intermédiaires sans titre administratif qui disposent d'un accès restreint aux ressources militaires, religieuses et à l'écriture⁵². Selon lui, l'État ne prend en considération que les professions qui correspondent à ses propres besoins. Dès lors, toute une partie de la population qui ne possède pas de titre se trouve omise de la description de la société idéale⁵³. Parmi ces exclus pourraient se trouver ces « citadins » des textes administratifs provinciaux ainsi que les individus sans titre, représentés sur les innombrables stèles funéraires et statues parvenues jusqu'à nous. Ces individus ne sont pas dénués de moyens puisqu'ils peuvent investir dans les espaces de commémoration et comme nous l'apprend la documentation administrative de Kahoun, ils ont la capacité de se procurer des serviteurs, ou encore d'intégrer une *phyle* du temple⁵⁴.

Un autre ensemble de données textuelles apportant de précieuses informations sur les individus qui ne se rattachent pas directement à l'État est la correspondance privée d'Heqanakht, prêtre du *ka* du vizir Ipy sous le règne d'Amenemhat I^{er}. Il est en charge du culte funéraire du vizir dont la tombe se trouve à Thèbes, ainsi que de la gestion du domaine funéraire situé dans le nome thinite. En plus de ses charges officielles, Heqanakht est le chef d'une maisonnée de dix-huit personnes (comprenant famille, employés et serviteurs) qui dispose d'un domaine agricole situé entre Memphis et le Fayoum et d'un troupeau de trente-cinq bovidés⁵⁵. Au cours d'un déplacement, il envoie par écrit ses directives concernant la gestion du domaine familial : gestion des réserves de grain, du cheptel, de l'embauche de travailleurs temporaires, la location de terres supplémentaires et de prêts de céréales à des voisins dans le besoin. Il donne également des directives concernant la production de textile domestique et leur vente au marché local. La maisonnée retire un certain surplus des productions qui ne les a cependant pas totalement mis à l'abri lorsqu'une mauvaise inondation s'est produite. Heqanakht doit alors prendre un certain nombre de mesures difficiles : recouvrement de dettes chez des voisins et location de terres agricoles supplémentaires, impliquant des charges de travail plus importantes pour ses employés et sa famille alors que leurs salaires sont diminués. Ces mesures entament sérieusement les réserves financières familiales mais nous ne saurons jamais si les investissements d'Heqanakht ont porté leurs fruits puisque la correspondance s'arrête à ce moment⁵⁶. À travers cette documentation, nous avons donc l'opportunité d'avoir un aperçu de l'organisation d'une unité économique de base constituée d'une famille étendue et de dépendants placés sous l'autorité et

51 K.A. KÓTHAY, « Categorisation, classification, and social reality: administrative control and interaction with the population », dans J.C. Moreno García (éd.), *Ancient Egyptian administration*, HdO 104, 2013, p. 479-520.

52 St. QUIRKE, « "Townsmen" in the Middle Kingdom: on the term *s n niwt tn* in the Lahun temple accounts », *ZÄS* 118, 1991, p. 149.

53 Sur les réseaux d'autorité et de pouvoir situés en marge de des institutions et des réseaux officiels de l'autorité, voir J.C. MORENO GARCIA, « The "other" administration: patronage, factions, and informal networks of power in Ancient Egypt », dans Id. (éd.), *Ancient Egyptian Administration*, HdO 104, 2013, p. 1049-1065.

54 St. QUIRKE, *op. cit.*, p. 147; sur le qualificatif *niwt* consulter également O. BERLEV, « Les prétendus "citadins" au Moyen Empire », *RdE* 23, 1971, p. 23-48.

55 J.P. ALLEN, *The Heqanakht Papyri*, PMMA Egyptian Expedition 27, 2002, p. 116-117.

56 *Ibid.*, p. 179-189.

la protection d'un chef de famille. La diversité économique (agriculture, élevage et production domestique) associée à une gestion efficace des surplus permet à ce groupe familial de vivre de manière décente et de dégager des réserves qui lui permettent de résister à une mauvaise conjoncture économique. Il reste cependant impossible de déterminer comment la famille d'Heqanakht est parvenue à constituer un domaine agricole d'au moins 60 aroures : l'ont-ils fait sur une base indépendante ou bien est-ce sa fonction de prêtre funéraire qui lui a permis de constituer une partie des terres en guise de rémunération? Pour J.C. Moreno García, Heqanakht ne doit pas être considéré comme un simple paysan aisé mais plutôt comme un potentat local puisqu'il est capable de prêter des céréales à des voisins d'un certain statut. De plus, sa position de client d'un grand dignitaire à qui il s'adresse pour l'aider à recouvrer des dettes, pourrait avoir renforcé sa position à l'échelle locale⁵⁷.

Enfin, une des approches les plus récentes pour identifier la « classe moyenne » égyptienne du Moyen Empire est celle développée par J. Richards. Elle propose une approche multidimensionnelle de la société de la fin du Moyen Empire, en se fondant sur l'analyse archéologique des pratiques funéraires tout en se référant aux données textuelles, iconographiques et à l'analyse des établissements urbains⁵⁸. Son objectif est de vérifier, grâce à des analyses quantitatives simples, l'hypothèse selon laquelle une « classe moyenne » émerge durant cette période. En prenant la tombe comme unité d'analyse, elle mesure les valeurs de trois variables majeures : la dimension de la tombe (exprimée en m³), la diversité du mobilier funéraire (c'est-à-dire le nombre de catégories d'objets attestés dans chaque tombe), et l'évaluation de la richesse de la tombe. Pour cette dernière, Richards élabore deux index qui attribuent une valeur spécifique pour chaque matière première. La richesse des tombes est alors déterminée en comptabilisant les matières premières présentes dans chacune d'elles. Ensemble, ces trois variables permettent de souligner les inégalités d'accès au travail et aux ressources matérielles, reflétant les différences sociales existant dans la société elle-même⁵⁹. Grâce aux résultats ainsi obtenus et à une analyse de l'organisation spatiale des nécropoles, Richards détermine la présence d'au minimum cinq niveaux socio-économiques différents dans les nécropoles d'Haraga et de Riqqa. Parmi eux, elle détermine un « potentiel groupe moyen représenté par le grand nombre de tombes à puits d'un volume compris entre 5 et 25 m³, jouxtées de part et d'autre par de plus petites tombes de surface et de plus grandes tombes à puits. En termes de richesse du mobilier funéraire, ce groupe pourrait avoir été représenté par le nombre élevé de tombes dotées d'une valeur de 20 ». On observe également dans ces cimetières des divisions spatiales en fonction du type de tombe et, dans une moindre mesure, suivant la taille des hypogées⁶⁰. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, les résultats ne montrent pas automatiquement de corrélation entre la richesse de la tombe et sa taille : certaines tombes intactes parmi les plus riches étaient des tombes de surface tandis que certaines des tombes intactes parmi les plus pauvres étaient des tombes à puits. Par conséquent, ces deux variables pouvaient être employées comme différents moyens d'exprimer le même statut social.

57 J.C. MORENO GARCIA, « L'organisation sociale de l'agriculture pharaonique : quelques cas d'étude », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2014/1, 2014, p. 53-55.

58 J. RICHARDS, *op. cit.*, p. 10.

59 *Ibid.*, p. 108-111.

60 *Ibid.*, p. 123-124.

Bien qu'apportant des précisions sur la « classe moyenne », la définition proposée par Richards est très technique. Il est difficile de se représenter l'équipement d'une tombe de la « classe moyenne » à partir de l'évaluation des matières premières qu'elle contient : dans quelles catégories d'objets ces matériaux sont-ils le plus souvent investis (bijoux, cercueils, poterie, vaisselle en pierre...) ? L'évaluation de la richesse des tombes de la « classe moyenne », cette valeur de « 20 », est également difficilement intelligible si elle est sortie de son contexte d'étude. Il est par ailleurs curieux que dans sa définition finale de la « classe moyenne », citée plus haut, on ne retrouve pas le critère de diversité des catégories d'objets qui est l'une des trois variables analysées. Enfin, il est également regrettable qu'elle ne détaille pas les caractéristiques des cinq niveaux définis. Les résultats ont servi à caractériser a minima la « classe moyenne » dans deux cimetières provinciaux mais le cadre social dans lequel ce groupe s'inscrit n'est pas clairement défini. On ne sait dès lors pas ce qui le distingue du ou des niveaux supérieurs et inférieurs de la société.

Il existe donc de nombreux indices dans les sources du Moyen Empire qui attestent l'existence d'individus de condition intermédiaire travaillant pour l'élite. Cependant, l'absence de telles attestations pour les périodes antérieures au Moyen Empire signifie-t-elle pour autant l'inexistence d'une « classe moyenne » ? Dans certains cimetières provinciaux de Moyenne Égypte datant de la fin de l'Ancien Empire et de la Première Période intermédiaire, on observe déjà une grande variété de richesse parmi l'équipement des tombes⁶¹. *A priori*, il n'y a aucune raison de penser que ces individus n'existaient pas auparavant, étant donné la nature des services qu'ils offrent à l'État et à l'élite. Les nombreux témoignages de ces individus dans la sphère funéraire pourraient être la conséquence de modifications des pratiques funéraires intervenant à la fin de l'Ancien Empire, mettant en lumière des groupes sociaux jusque-là invisibles ou très discrets⁶². Il est difficile d'obtenir une représentation correcte des pratiques funéraires durant l'Ancien Empire, aussi bien pour l'élite que pour les non-élites, en raison de l'état de conservation des sources pour cette époque. Toutefois, les recherches consacrées à cette période de l'histoire égyptienne progressent et aboutissent à certaines reconsidérations. Par exemple, M. Smith a démontré que l'apparition des textes rituels dans les cercueils à partir de la Première Période intermédiaire ne résulte pas d'une « démocratisation » de l'accès à l'au-delà comme il est régulièrement fait mention. Un réexamen minutieux des sources de l'Ancien Empire révèle que les privés ont déjà la possibilité d'accéder à ce type de textes mais qu'ils ne sont pas reproduits dans leurs tombes, comme c'est le cas pour les pyramides royales⁶³. De même, une étude plus approfondie de certains cimetières pourrait apporter un éclairage nouveau sur les pratiques funéraires de la population de cette période. Prenons le cas du « cimetière des ouvriers » de la nécropole de Giza. Il fait partie d'un établissement situé au sud du « mur du corbeau » comprenant des infrastructures ayant probablement servi à l'hébergement et à l'entretien des ouvriers de la nécropole, ainsi que deux quartiers résidentiels. C'est sur une

61 G. BRUNTON, *Qau and Badari I*, BSAE 44, 1927 ; St. SEIDLMAYER, *Gräberfelder aus dem Übergang vom Alten zum Mittleren Reich. Studien zur Archäologie der Ersten Zwischenzeit*, SAGA 1, 1990, p. 398-430 ; voir également les travaux de Seidlmayer dans le cimetière d'Éléphantine : Id., « Vom Sterben der kleinen Leute: Tod und Bestattung in der sozialen Grundschicht am Ende des Alten Reiches », dans H. Guksch, E. Hofmann & M. Bommas (éds.), *Grab und Totenkult im alten Ägypten*, Munich, 2003, p. 60-74.

62 Fl. MORFOISSE, « Le mobilier funéraire des particuliers », dans Fl. Morfousse & G. Andreu-Lanoë (éds.), *Sésostris III, pharaon de légende*, Gand, 2014, p. 210-213.

63 M. SMITH, « Democratization of the Afterlife », dans J. Dieleman & W. Wendrich (éds.), *UCLA Encyclopedia of Egyptology* [en ligne], Los Angeles, 2009, URL : <http://repositories.cdlib.org/nelc/uee/1147>.

petite colline à l'ouest de cette implantation que le cimetière se déploie sur deux étages, reliés par une rampe de 24 m de long en gros blocs de calcaire. L'étage inférieur se compose d'une trentaine de tombes de dimensions modestes, entourées par six cents tombes encore plus petites. Les tombes présentent une variété de formes : structures quadrangulaires avec un plafond voûté, petites structures circulaires surmontées d'un dôme, petits mastabas ou encore des constructions en forme de ruche. La découverte de statues, de nombreuses fausse-portes et de quelques stèles inscrites de hiéroglyphes grossiers fournissent les noms et les titres des défunts. Parmi ces derniers, on rencontre des *shd jr(w) jz* et des *hrp jr(w) jz*, c'est-à-dire des inspecteurs et des directeurs des tombes en construction⁶⁴. Certaines structures de ces tombes étaient par ailleurs construites avec des fragments de pierre provenant du chantier de la pyramide⁶⁵. L'étage supérieur du cimetière comprend quarante-trois tombes plus grandes et plus élaborées, de type rupestre ou mastabas, construites en calcaire ou en briques crues. La qualité des éléments architecturaux y est également supérieure par rapport au cimetière bas. Les sépultures appartiennent à des contremaîtres, des chefs des artisans, des ouvriers. De manière générale, les tombes ne contenaient pas beaucoup de mobilier funéraire. La plupart des corps étaient en position fœtale et beaucoup de ceux du cimetière supérieur étaient enfermés dans des cercueils⁶⁶.

Dans l'état actuel de la fouille et de la publication du cimetière, l'interprétation des données reste limitée. Cependant, même en l'absence de données textuelles et matérielles plus importantes, une approche archéologique fondée sur l'étude de l'organisation spatiale des tombes et sur les éléments architecturaux qui les caractérisent, permet de souligner une hiérarchie sociale plus complexe à Giza qu'il n'y paraît à première vue⁶⁷. L'organisation spatiale est bien réglementée avec une séparation nette entre les tombes royales et de l'élite centrale d'une part, et celles du « cimetière des ouvriers » d'autre part. Ce dernier montre à son tour une distinction nette entre un cimetière supérieur composé, au moins en partie, des tombes de hauts responsables de la nécropole (formant certainement l'élite de l'établissement urbain tout proche) et un niveau inférieur composé de tombes de fonctionnaires mineurs et de chefs d'équipe, entourées à leur tour par de nombreuses petites tombes anonymes. Ces dernières appartiennent peut-être à de la main-d'œuvre travaillant à la construction des tombes de Giza. La trentaine de tombes de taille plus importante de ce niveau inférieur appartiennent donc à des personnages relativement modestes mais qui ne sont pas dépourvus de moyens économiques. En témoignent les investissements dans les éléments d'architecture funéraire comme les fausse-portes, ou encore dans des statuettes. Elles s'inspirent de la forme et de la décoration des tombes de l'étage supérieur mais dans des dimensions plus modestes et avec une qualité d'exécution plus sommaire. Certains propriétaires utilisent à leur avantage leur position professionnelle au sein du chantier royal pour récupérer des matériaux de construction auxquels ils n'auraient probablement pas pu accéder en situation normale. Au final, les caractéristiques de ces tombes sont similaires à celles des artisans de Deir el-Médina. Comme nous allons le voir ci-dessous,

64 Z. HAWASS, « The Workmen's Community at Giza », dans M. Bietak (éd.), *Haus und Palast in Alten Ägypten*, UZK 14, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Denkschriften der Gesamtakademie 14, 1996, p. 62-64.

65 Id., « Tombs of the pyramid builders », *Archaeology* 50/1, 1999, p. 39-41.

66 *Ibid.*, p. 41-43 ; Id., dans M. Bietak (éd.), *Haus und Palast im alten Ägypten*, ÖAW 14, 1996, p. 64.

67 Ce type d'approche « systémique » d'un site archéologique est notamment développé par l'équipe d'H. Willems sur le site de Deir al-Bercha : H. WILLEMS, « Les fouilles archéologiques de la Katholieke Universiteit Leuven dans la région de Dayr al-Barshā », dans L. BAVAY *et al.*, *Ceci n'est pas une pyramide... Un siècle de recherche archéologique belge en Égypte*, Louvain, 2012, p. 126-147.

ces derniers disposent également de leur propre petite tombe, s'inspirant du répertoire artistique de l'élite et qui est parfois construite avec des matériaux provenant des magasins de l'État ou des chantiers des tombes royales.

L'APPORT DES SOURCES DU NOUVEL EMPIRE

Les sources du Nouvel Empire ont été beaucoup moins employées dans les discussions touchant à la « classe moyenne » égyptienne. Son existence au Nouvel Empire semble définitivement acquise pour la plupart des auteurs qui y font référence dans leurs travaux⁶⁸. Cette période a pourtant livré elle aussi une quantité importante de sources qui fournissent des informations sur la vie des non-élites en général. Ainsi, de nombreux documents administratifs, décrets royaux, stèles funéraires, scènes pariétales, de cette période exposent principalement les conditions de travail de nombreuses catégories socio-professionnelles et fournissent des données économiques non négligeables⁶⁹. Parmi ces documents, le papyrus Wilbour (p. Brooklyn E 34.5596), datant de l'an 4 du règne de Ramsès V (ca. 1160-1156 av. J.-C.), est un document exceptionnel pour l'étude de l'Égypte ramesside. Ce document fiscal recense les terres à blé, situées entre le nord du Fayoum et la région de Minia, en vue du prélèvement de l'impôt. Il conserve de précieuses informations sur la toponymie et la microtoponymie de cette région, et fournit un aperçu de la diversité des statuts des individus concernés par l'agriculture⁷⁰. Enfin, cette période a également livré de riches vestiges d'habitats et funéraires⁷¹. Dans le cadre de cet article, nous nous limiterons à la présentation des données de Deir el-Médina et d'el-Amarna qui fournissent des informations complémentaires utiles à notre discussion sur la « classe moyenne » égyptienne. D'une richesse exceptionnelle, ces deux sites sont incontournables pour toute étude relative à la société égyptienne du Nouvel Empire

68 D. O'CONNOR, « New Kingdom and Third Intermediate Period, 1552-664 BC », dans B.G. Trigger *et al.*, *Ancient Egypt: a Social History*, Cambridge, 1983, p. 192-194 ; S.L.D. KATARY, « Distinguishing subclasses in New Kingdom society on evidence of the Wilbour Papyrus », dans J.C. Moreno García (éd.), *Élites et pouvoir en Égypte ancienne*, CRIPEL 28, 2009, p. 264 ; W. GRAJETZKI, « Class and society: position and possessions », dans W. Wendrich (éd.), *Egyptian archaeology, Blackwell Studies in Global Archaeology*, 2010, p. 191-192.

69 J.J. JANSSEN, *Commodity prices from the Ramesside Period*, Leyde, 1975 ; C.J. EYRE, « Work and the organization of work in the New Kingdom », dans M.A. Powell (éd.), *Labor in the Ancient Near East*, AOS 68, 1987, p. 167-221 ; K.A. KÓTHAY, dans J.C. Moreno García (éd.), *Ancient Egyptian administration*, HdO 104, 2013, p. 479-520.

70 A.H. GARDINER, *The Wilbour Papyrus*, 4 vol., Londres, 1941-1952 ; B. HARING, *Divine Households. Administrative and Economic Aspects of the New Kingdom Royal Memorial Temples in Western Thebes*, EgUit 12, 1997, p. 283-325 ; S.L.D. KATARY, *loc. cit.* ; Cl. SOMAGLINO, « Le papyrus Wilbour : une source exceptionnelle pour l'étude de la toponymie et de la microtoponymie égyptienne. Quelques réflexions tirées d'une étude en cours », *Carnet de recherche Systèmes Toponymiques* [en ligne], 2013, URL : <http://systop.hypotheses.org/381> (page consultée le 26/11/2016).

71 B.J. KEMP, *Ancient Egypt: Anatomy of a Civilization*, Londres, 2006, p. 264-292, 327-329 ; St. SNAPE, *The Complete Cities of Ancient Egypt*, Londres, 2014, p. 74- 92 ; S.T. SMITH, « Intact Tombs of the Seventeenth and Eighteenth Dynasties from Thebes and the New Kingdom Burial System », *MDAIK* 48, 1992, p. 193-231 ; K. WADA, « Provincial Society and Cemetery Organization in the New Kingdom », *SAK* 36, 2007, p. 347-389 ; E. GOULDING, *What Did the Poor Take with Them? An Investigation into Ancient Egyptian Eighteenth and Nineteenth Dynasty Grave Assemblages of the Non-elite from Qau, Badari, Matmar and Gurob*, Londres, 2013.

Ce petit établissement, aménagé dans un vallon désertique au pied de la montagne thébaine, a abrité la main-d'œuvre spécialisée dans le creusement et la décoration des tombes royales, durant la majeure partie du Nouvel Empire. Le site, parfaitement bien conservé grâce à sa localisation retirée en zone désertique, a fourni une quantité exceptionnelle de documents écrits sur ostraca et papyrus qui témoignent de pratiquement tous les aspects de la vie quotidienne de cette communauté : travail dans la tombe royale, documents administratifs divers, correspondance privée, transactions économiques, testaments, documents légaux, littérature, religion⁷². Cette documentation date essentiellement des XIX^e et surtout XX^e dynasties, les sources sur la XVIII^e dynastie étant beaucoup moins abondantes.

À partir de la période ramesside, nous savons que la communauté dispose de sa propre hiérarchie : elle se répartit en deux équipes dirigées chacune par un chef d'équipe. L'ensemble des tâches administratives était confié au scribe de la tombe (*sš n p3 hr*) qui, avec les deux chefs d'équipe (*'3 n ist*), font figure d'autorité dans le village. Placés directement sous l'autorité du vizir, ils ont accès à un réseau de hauts dignitaires. Tous les trois disposent donc d'un certain prestige, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du village. Ils sont également mieux rémunérés et occupent les maisons les plus larges. Le reste de l'équipe se distingue en fonction des spécialités : les dessinateurs (*sš kd*), les sculpteurs (*t3-md3y*), les carriers (*hmw h3y* ou encore *hrtyw-ntr*), les charpentiers (*hmw*). On note aussi la présence de plâtriers (*kdj*) jusqu'au règne de Ramsès III. Certains artisans pouvaient également assumer diverses charges complémentaires telles que médecin (*swnw n p3 hr*), ou officiaient dans les différents cultes du village⁷³. Il ne semble pas que l'État ait fait de distinctions salariales au niveau de ces différentes spécialités. Cela n'empêcha toutefois pas les différences de statuts entre les ouvriers, en fonction de la richesse, du niveau d'éducation, ou encore des compétences professionnelles⁷⁴. Enfin, bien qu'ils ne participent pas directement à la création des tombes, il faut également compter parmi les membres de l'équipe deux gardiens (*s3w*) dont la fonction est de garder les biens appartenant à l'institution de la Tombe comme les outils employés par les artisans par exemple⁷⁵.

Le village dépendait de l'approvisionnement par l'État en diverses denrées de subsistance et de services essentiels au bon fonctionnement de cette communauté située en retrait de la plaine du Nil. Ces services étaient assurés par des groupes d'individus extérieurs à la communauté qui ne disposaient pas d'habitations dans le village. Ils ont un statut social moindre que celui des artisans et perçoivent par conséquent un salaire plus faible et versé à part de celui des villageois. Le corps le plus important est celui de la *semdet* (*smdt*), un service de main-d'œuvre mobile assez mal connu qui peut être déplacé d'une institution à l'autre en fonction des besoins⁷⁶. Des femmes-esclaves fournies par l'État étaient aussi collectivement mises à disposition de maisons particulières du village. Toutefois, certains chefs d'équipes et scribes possédaient leurs propres

72 Une compilation de cette documentation exceptionnelle a été réalisée par A. McDOWELL, *Village Life in Ancient Egypt. Laundry Lists and Love Songs*, Oxford, 1999.

73 D. VALBELLE, *Les « Ouvriers de la tombe » : Deir el-Médineh à l'époque ramesside*, *BdE* 96, 1985, p. 100-101.

74 B.S. LESKO, « Ranks, roles, and rights », dans L.H. Lesko (éd.), *Pharaoh's Workers: the Villagers of Deir el-Medina*, Londres, 1994, p. 23-25.

75 D. VALBELLE, *op. cit.*, p. 99-100.

76 *Ibid.*, p. 111, 129-133.

serviteurs. Enfin, une police du désert (*mdꜣꜣy*) était chargée de la sécurité et de la surveillance de la nécropole⁷⁷.

Les différences socio-économiques existant d'une part, entre les familles du village et d'autre part, entre les villageois et le monde extérieur peuvent être abordées par l'étude des documents économiques de la communauté. Beaucoup traitent du versement des salaires. On y apprend que les artisans de la Tombe touchaient au moins trois fois la quantité de grains qu'une petite famille nucléaire pouvait consommer sur un mois tandis que les cadres supérieurs du village touchaient une quantité encore plus importante⁷⁸. En plus de leur ration de grains, l'administration leur procurait sur une base régulière, comme nous l'avons souligné ci-dessus, des rations d'entretien composées d'une variété de biens de consommation : eau, bois de combustion, poisson, poterie, divers aliments et boissons provenant des offrandes faites aux dieux. Enfin, il n'est pas rare que le village reçoive des présents de l'État (notamment des produits de luxe comme de la viande ou du vin) lors d'occasions spéciales comme par exemple les fêtes religieuses. Ce traitement de faveur, qui n'était probablement pas caractéristique pour toutes les forces de travail spécialisées de l'État, permet aux ouvriers de tirer des excédents qu'ils peuvent échanger contre des biens très diversifiés, alimentant de ce fait un marché local⁷⁹.

La documentation permet également d'entrevoir les opportunités que certains artisans ont pu saisir pour améliorer leurs revenus, en utilisant leurs compétences professionnelles pour la création d'objets funéraires destinés à des commandes privées et peut-être pour la vente libre sur le marché privé. De nombreux bons de commandes d'atelier sur ostraca attestent que les artisans de Deir el-Médina fabriquaient du mobilier funéraire spécialisé (cercueils, masques, statues, etc.) pour les membres de leur communauté ainsi que pour une clientèle extérieure⁸⁰. Bien que la documentation sur ce sujet soit limitée et laconique, il semble également que les artisans étaient impliqués dans des commandes privées de décoration de tombes à la fois pour des membres de la communauté mais aussi pour des hauts fonctionnaires thébains⁸¹. À côté de la production d'objets funéraires, les villageois de Deir el-Médina fabriquaient divers produits et les échangeaient entre eux ou au marché situé sur les berges du Nil contre des produits qui n'étaient pas fournis par l'État. Les productions réalisées au sein des ménages, notamment sous

77 *Ibid.*, p. 134-136.

78 Le niveau de subsistance mensuel est ainsi estimé à 1,5 *khar* de grains alors que le salaire d'un artisan de Deir el-Médina est évalué à 5 1/2 *khar* et celui des chefs d'équipes et du scribe de la tombe à 7 1/2 *khar* de grains. Le *khar* est l'une des unités de mesure utilisées en Égypte ancienne. Elle équivaut à un sac de grains, soit 76,88 litres ; J. ČERNÝ, « Prices and wages in Egypt in the Ramessid Period », *CHM* 1, 1954, p. 916-92 ; J.J. JANSSEN, *op. cit.*, p. 460.

79 *Ibid.*, p. 466-493 ; B. MENU, « Deir el-Medina au cœur de l'économie politique » dans B. Menu, *Égypte pharaonique : nouvelles recherches sur l'histoire juridique, économique et sociale de l'ancienne Égypte*, Paris, 2004, p. 220-222.

80 K.M. COONEY, *The Cost of Death: the Social and Economic Value of Ancient Egyptian Funerary Art in the Ramesside Period*, *EgUit* 22, 2007, p. 144 ; Ead., « An Informal Workshop: Textual Evidence for Private Funerary Art Production in the Ramesside Period », dans A. Dorn & T. Hofmann (éds.), *Living and Writing in Deir el-Medine: Socio-historical Embodiment of Deir el-Medine Texts*, *AH* 19, 2005, p. 43-44.

81 Ead., *The Cost of Death*, *EgUit* 22, 2007, p. 169-171 ; Ead., « Profit or Exploitation? The Production of Private Ramesside Tombs within the West Theban Funerary Economy », *JEH* 1, 2008, p. 87-106 ; C.A. KELLER (« How Many Draughtsmen Named Amenhotep? A Study of Some Deir el-Medina Painters », *JARCE* 21, 1984, p. 122-129) soutient également l'implication des artisans de Deir el-Médina dans la décoration de tombes privées à Thèbes en se fondant sur des similarités stylistiques avec les ostraca figurés signés par des artisans ainsi que la décoration des tombes de Deir el-Médina.

la responsabilité des femmes, ont joué un rôle important dans l'amélioration du confort de vie du ménage égyptien et permettent dans certains cas de dégager de petits revenus supplémentaires⁸². Il y a, par exemple, de nombreuses traces textuelles et matérielles à Deir el-Médina qui attestent la production de textile et de vannerie échangés contre d'autres produits⁸³. Certains ouvriers possédaient également des lopins de terre pour la culture, des petits entrepôts situés sur les berges du Nil ou ailleurs dans la vallée ou encore, quelques têtes de bétail⁸⁴. D'autres enfin ont investi dans des ânes qu'ils destinaient à la location⁸⁵.

Une autre particularité du village de Deir el-Médina est le taux élevé d'alphabétisation rendu nécessaire par la nature du travail réalisé. Les nombreux exercices d'étudiants sur ostraca révèlent qu'un apprentissage de l'écriture est organisé au profit non seulement des enfants des membres de haut rang de la communauté, mais également pour les enfants d'artisans moins qualifiés comme les carriers. Le niveau d'instruction est probablement adapté à la spécialité professionnelle exercée : la formation d'un fils de carrier est certainement plus basique que celle des enfants du scribe de la Tombe et pourrait être limitée à la lecture de quelques signes livrant par exemple des consignes de travail. Pour ce qui est de l'éducation des dessinateurs, il est intéressant de relever que l'enseignement des arts pouvait s'accompagner d'une formation à l'écriture⁸⁶. La méthode d'apprentissage était fondée sur la reproduction des œuvres des prédécesseurs, qu'elles soient littéraires ou artistiques. De nombreux ostraca et papyrus découverts aux cours des fouilles donnent un aperçu de la richesse littéraire accessible à la communauté de Deir el-Médina : enseignements, sagesses, lettres satiriques, contes et histoires, chants d'amour, compositions de nature historique... En bref, on y retrouve une grande partie de la littérature connue de l'Égypte ancienne qu'elle soit classique ou tardive⁸⁷. Mais les individus les plus cultivés de Deir el-Médina ne se sont pas contentés d'apprécier et de recopier les œuvres littéraires, ils s'en sont également inspirés pour produire leurs propres textes⁸⁸.

Le travail spécialisé des artisans les a également mis en contact avec la culture funéraire de l'élite, notamment le programme décoratif des tombes royales. En conséquence, les membres les plus riches du village investissent eux aussi en fonction de leurs moyens dans le creusement, la décoration et l'équipement d'une tombe⁸⁹. L'aménagement de tels dispositifs représente une charge importante qui n'était certainement pas à la portée de tous les villageois. Ainsi sur les 454 tombes que compte la nécropole de Deir el-Médina, seules 54 ont une chapelle ou un caveau décoré. Les thèmes décoratifs des caveaux représentent le défunt et sa famille dans

82 C.J. EYRE, « The market women of pharaonic Egypt », dans N. Grimal & B. Menu (éds.), *Le commerce en Égypte ancienne*, BdE 121, 1998, p. 173-189.

83 Pour un exemple d'échange d'une chemise contre des céréales au marché des berges du Nil : A. McDOWELL, *op. cit.*, p. 84 ; D. VALBELLE, *op. cit.*, p. 249-250.

84 *Ibid.*, p. 252-256.

85 Sur ce type d'activité particulière à Deir el-Médina : J.J. JANSSEN, *Donkeys at Deir el-Medina*, *EgUit* 19, 2005.

86 Le mot égyptien signifiant « scribe », *sešh*, pouvait également servir à désigner le peintre. Voir : D. LABOURY, « L'artiste égyptien, ce grand méconnu de l'égyptologie », dans G. Andreu (éd.), *L'art du contour : le dessin dans l'Égypte ancienne*, Paris, 2013, p. 34.

87 L.H. LESKO, « Literature, Literacy, and Literati », dans Id. (éd.), *Pharaoh's Workers: the Villagers of Deir el-Medina*, Londres, 1994, p. 132.

88 Plusieurs exemples de productions littéraires sont exposés dans A. McDOWELL, *loc. cit.*

89 P. BARTHELMESS, *Der Übergang ins Jenseits in den thebanischen Beamtengräbern der Ramessidenzeit*, *SAGA* 2, 1992, p. 131-135.

le cadre des cultes pratiqués mais surtout, ils reproduisent à grande échelle les textes et les vignettes des livres funéraires comme le Livre des Morts ou le Livre des Portes. L'utilisation de ces thèmes montre la connaissance spécialisée acquise par les artisans grâce à leur travail même si les versions des textes ne sont pas toujours correctes. La pratique de décorer le caveau est assez rare dans la nécropole thébaine et pourrait avoir été influencée par le travail des artisans dans la décoration des tombes royales⁹⁰. Même si certains artisans avaient la capacité de travailler eux-mêmes à la construction de leur tombe, on constate qu'elle a pu nécessiter l'intervention d'autres membres de la communauté suivant un arrangement ou par détournement de main-d'œuvre par les personnages influents de l'équipe⁹¹.

En définitive, le caractère particulier de la communauté des artisans de Deir el-Médina ne fait aucun doute et il est important de souligner qu'elle ne peut représenter la population égyptienne en général. En effet, en plus d'un salaire de base très confortable qui peut être amélioré, les artisans reçoivent une concession funéraire dans la nécropole. Ils ont également accès à du matériel culturel élaboré, ce qui influence leurs propres productions. Toutefois, ce caractère exceptionnel n'est certainement pas moins dû au hasard de la conservation des sources qui exposent la vie de ces villageois avec une rare précision. Il est probable que des individus ou des petits groupes d'individus aient bénéficié de conditions similaires et pour lesquels nous n'avons gardé aucune trace⁹². Le village de Deir el-Médina ne reflète donc pas les conditions d'existence de la population en général mais plutôt de certains groupes qui, en raison de leur profession spécialisée, sont utiles à l'État et bénéficient dès lors de la protection et des largesses royales. Existait-il des artisans totalement indépendants des structures de l'État et vivant de ces commandes privées et, dans une moindre mesure, de ventes d'objets funéraires sur le marché privé ? Dans l'ensemble de la documentation existante, les artisans et artistes apparaissent de manière quasi systématique comme dépendants d'une institution, qu'elle soit liée au palais ou à un temple. Ainsi, c'est grâce à leur position d'employés spécialisés de l'État que les artisans de Deir el-Médina disposent des moyens matériels nécessaires pour l'édification de leur tombe⁹³. C'est également grâce à leur fonction dans l'institution de la Tombe qu'ils ont accès à l'élite et obtiennent des commandes d'objets funéraires très rentables⁹⁴. C'est donc bien dans le cadre de leur fonction principale qu'ils ont la possibilité de développer leurs activités complémentaires et d'améliorer une situation économique préalablement favorable⁹⁵. Or les caractéristiques soulignées ici ne sont pas l'apanage des artisans de Deir el-Médina, mais se retrouvent également dans d'autres catégories socio-professionnelles. C'est le cas notamment des marchands (*šwtjw*). Ces intermédiaires au service de grandes institutions ou de grands propriétaires terriens étaient chargés de la vente des productions des domaines, souvent sur

90 C.A. KELLER, « Royal painters: Deir el-Medina in dynasty XIX », dans E. Bleiberg & R. Freed (éds.), *Fragments of a Shattered Visage: the Proceedings of the International Symposium of Ramesses the Great*, MIEAA 1, 1991, p. 57-58 ; D. VALBELLE, *op. cit.*, p. 292-293.

91 J.J. JANSSEN, *Commodity Prices*, Leyde, 1975, p. 53.

92 Par exemple, J. Černý mentionne l'existence d'autres lieux possédant l'appellation « place de Vérité », notamment à Memphis à laquelle des menuisiers et peut-être un orfèvre étaient rattachés (*A Community of Workmen at Thebes in the Ramesside Period*, BdE 50, p. 63-64).

93 Notamment l'accès aux matières premières comme les pigments de couleurs, conservés dans les magasins d'État.

94 K.M. COONEY, *The Cost of Death*, *EgUit* 22, 2007, p. 129-130.

95 D. LABOURY, *op. cit.*, p. 35.

de longues distances. Plusieurs documents indiquent que ces individus utilisaient leur réseau professionnel afin de mener également des transactions à titre privé. Ainsi, certains marchands avaient-ils un niveau de vie suffisamment confortable leur permettant de disposer de leur propre serviteur, d'investir dans les espaces funéraires et de commémorations, ou encore de prêter des marchandises. Néanmoins, au vu des informations dont nous disposons, il est peu probable que certains de ces marchands aient pu être indépendants et vivre du profit réalisé sur leurs ventes⁹⁶.

L'urbanisme d'el-Amarna

Un autre ensemble de données particulièrement complet qui fournit de précieuses informations sur le quotidien de la population, provient de l'éphémère capitale d'Akhénaton à el-Amarna. Construite en seulement quelques années, la cité n'a connu qu'une brève existence et fut abandonnée peu après la mort du souverain. On dispose donc d'une ville « fossilisée » aux premiers stades de son développement qui donne un aperçu clair de l'organisation spatiale de la ville et de l'influence que les liens entre différents groupes sociaux ont eu sur la formation du tissu urbain⁹⁷.

Lorsqu'on observe les zones résidentielles d'Amarna, on constate que divers types d'habitations se côtoient et se regroupent en îlots d'habitations. Dès lors, il est possible d'analyser les différents types de maisons et la manière dont elles s'organisent dans les îlots afin d'en tirer des informations sur les groupes sociaux qui les ont habitées. En se fondant sur un échantillon de plus de 500 maisons du faubourg sud, dégagées lors des fouilles de L. Borchardt entre 1911 et 1914, C. Tietze a proposé une typologie précise des habitations. Celle-ci tient compte d'une part, du nombre, de la disposition et de la fonction des pièces et d'autre part, de l'épaisseur des murs de chaque maison⁹⁸. Il détermine huit types d'habitations qu'il répartit en trois groupes. Le premier groupe comprend quatre types différents de petites maisons aux murs peu épais (1/2 brique). Ces habitations, très sensibles aux variations de la température, offraient peu de confort de vie et étaient agglutinées les unes contre les autres. Leur superficie est comprise entre 20 et 70 m². Le deuxième groupe se compose de trois types de maisons de taille moyenne aux murs plus épais (1 brique). Leur superficie varie entre 100 et 150 m² ; elles offrent un meilleur niveau de vie à leurs habitants⁹⁹. Elles sont également beaucoup plus espacées grâce à la présence de cours. Certaines disposent même d'installations de confort : pavement de briques au sol, banquettes de briques dans la salle de séjour, toilettes, salle de bain. Enfin, le troisième groupe ne comprend qu'un seul type d'habitation dont la taille est importante (avec une superficie de plus de 300 m²) et les murs épais (plus d'une brique). Le niveau de confort y est très élevé puisqu'elles disposent des mêmes installations que le groupe précédent mais

96 A. ZINGARELLI, *Trade and Market in New Kingdom Egypt*, *BAR International Series* 2063, 2010, p. 71-81 ; Sh. ALLAM, « Affaires et opérations commerciales », dans B. Menu & N. Grimal (éds.), *Le commerce en Égypte ancienne*, *BdE* 121, 1998, p. 155-156 ; S. BICKEL, « Commerçants et bataliers au Nouvel Empire : mode de vie et statut d'un groupe sociale », dans B. Menu & N. Grimal (éds.), *Le commerce en Égypte ancienne*, *BdE* 121, 1998, p. 157-172.

97 B.J. KEMP & A.K. STEVENS, *Busy Lives at Amarna: Excavations in the Main City (Grid 12 and the House of Ranefer, N49.18) II: the Objects*, *Excavation Memoir* 91, 2010 ; C. TIETZE, « Wohnhäuser und Bewohner der Südstadt », dans C. Tietze (éd.), *Amarna: Lebensräume – Lebensbilder – Weltbilder*, Potsdam, 2010, p. 86-109 ; B.J. KEMP, *The City of Akhenaten and Nefertiti: Amarna and its people*, Londres, 2012.

98 C. TIETZE, *op. cit.*, p. 93.

99 À l'exception du type 2c dont la superficie moyenne est de 61 m².

s'en différencient par un nombre de pièces beaucoup plus important, doublant la superficie des maisons. Elles présentent également certaines caractéristiques qui soulignent le prestige de leurs propriétaires : la maison repose sur un socle surélevé en briques crues auquel l'accès se fait via une rampe débouchant sur un porche d'entrée. L'habitation elle-même ne constitue que l'élément central d'un vaste domaine défini par une enceinte et comportant des silos, un jardin, des puits, des dépendances ou encore un quartier pour les domestiques¹⁰⁰. Le tissu urbain d'el-Amarna reflète clairement la manière dont s'agencent les trois types d'habitations : un domaine, constitué de sa grande demeure et de diverses dépendances (puits, silos à grains, petite chapelle) enfermées dans une enceinte, est jouté par un « village » de maisons modestes et moyennes. Selon Tietze, ces trois types d'habitations correspondent à des positions sociales distinctes : les occupants des grands domaines sont les membres de l'élite dirigeante qui occupent les fonctions administratives, religieuses et militaires que leur a confiées le roi. Ces grands domaines composent entre 7 et 9 % de l'échantillon d'habitations étudié. Cette élite délègue à son tour certaines compétences à une « classe moyenne » occupant les maisons du deuxième groupe et représente 34 à 37 % des habitations. Ces individus sont en charge de la mise en œuvre des tâches qui sont exécutées par l'ensemble des simples travailleurs et serviteurs occupant les petites maisons du premier groupe. Ces dernières composent quant à elles 54 à 59 % de l'échantillon¹⁰¹.

L'étude de l'habitat de Tietze est particulièrement enrichissante mais ne porte que sur une partie des maisons qui ont été fouillées à l'époque de Borchardt. Elles ne représentent environ que 50 % de la totalité des maisons construites à Amarna¹⁰². On peut également se demander si les trois groupes d'habitations définis et leur attribution aux différentes classes correspondent à la réalité sociale de cette époque. Selon B.J. Kemp, si l'on se concentre uniquement sur la taille des maisons comme représentant grossièrement le statut de leurs propriétaires dans la société, on constate qu'il n'y a pas de différences aussi flagrantes que celles soulignées dans l'étude de Tietze¹⁰³. De plus, du matériel épigraphique et archéologique mis au jour lors des fouilles archéologiques permet d'affirmer que certaines des petites maisons étaient occupées par des scribes et non simplement par une population productive¹⁰⁴.

Quoiqu'il en soit, les zones résidentielles d'Amarna permettent à nouveau de bien mettre en évidence l'importance de la relation patron/client dans la société égyptienne. Elle est reproduite dans l'organisation spatiale de la ville, au travers d'îlots résidentiels qui regroupent les maisons des clients autour du domaine du patron.

L'APPORT DE L'ANALYSE DES TOMBES DU NOUVEL EMPIRE À LA PROBLÉMATIQUE

On dispose pour le Nouvel Empire d'un nombre conséquent de cimetières publiés qui pourraient aider à mieux définir la « classe moyenne ». En effet, nous avons vu ci-dessus,

100 C. TIETZE, *op. cit.*, p. 95-105 ; Id., « Amarna: Analyse der Wohnhäuser und soziale Struktur der Stadtbewohner », *ZÄS* 112, 1985, p. 48-84.

101 Id., dans C. Tietze (éd.), *Amarna: Lebensräume – Lebensbilder – Weltbilder*, Potsdam, 2010, p. 109.

102 B.J. KEMP, *Ancient Egypt: Anatomy of a Civilization*, Londres, 1989, p. 314.

103 *Ibid.*, p. 311-313 ; Id., *The City of Akhenaten and Nefertiti: Amarna and its People*, Londres, 2012, p. 163-164.

104 B.J. KEMP & A.K. STEVENS, *loc. cit.*

lors de la présentation de l'étude de J. Richards, que l'analyse de la variabilité des traitements funéraires a l'avantage de mettre en évidence une large diversité de profils socio-économiques. Cette approche n'est pas nouvelle dans l'archéologie égyptienne et les méthodologies d'analyse les plus couramment appliquées consistent en des évaluations de la richesse des tombes. Il s'agit effectivement du critère le plus aisément perceptible. Cette richesse est généralement transformée en une valeur numérique, ce qui permet une manipulation plus aisée des résultats et renforce l'argumentation développée en faisant appel à la statistique. Nous avons toutefois constaté combien cet exercice s'avère particulièrement délicat à effectuer. Par exemple, les échelles de mesure introduites par J. Richards sont complexes à utiliser et les valeurs restent finalement très hypothétiques. Bien que ces méthodologies mettent en évidence les différentes variabilités funéraires existantes, elles ne les expliquent toutefois pas. Or, diverses études ont également souligné l'importance de l'aspect décisionnel du défunt et/ou de ses proches dans la composition de la tombe. Par conséquent, l'assemblage funéraire ne résulte pas du seul critère économique mais reflète également des perceptions culturelles et des influences sociales¹⁰⁵.

Jusqu'à présent, nous avons montré que les couches intermédiaires de la société égyptienne se composent d'individus de statuts variés qui collaborent étroitement avec l'élite de la société et en retirent des bénéfices en contrepartie. Il n'y a toutefois pas de traitement uniforme pour l'ensemble des individus occupant une fonction similaire, certains réussissant mieux que les autres. Ainsi, nous avons exposé les conditions de vie avantageuses des artisans de Deir el-Médina, mais tous les artisans travaillant pour un atelier d'État ou un privé ne bénéficiaient pas des mêmes conditions de travail. Une autre caractéristique importante de ces individus de « classe moyenne » est la diversification de leurs activités professionnelles et donc, de leurs sources de revenus. Ils utilisent (ou détournent) les infrastructures et les réseaux professionnels pour leur propre compte, en proposant divers services ou biens manufacturés. Dans l'ensemble, ces individus ne vivent donc pas de rentes et doivent souvent exercer plusieurs professions, ou activités complémentaires, afin de s'assurer un mode de vie plus confortable. Il reste à présent à déterminer ce qui caractérise les assemblages funéraires typiques de ces couches intermédiaires de la société égyptienne.

Dans les exemples évoqués jusqu'ici, nous avons relevé que les individus de condition intermédiaire disposent de suffisamment de moyens pour investir dans la préparation de la mort. Ils possèdent généralement des monuments de dimensions modestes, comme l'attestent les petites tombes de Deir el-Médina. Toutefois, la présence d'une chapelle de culte n'est pas systématique si l'on se réfère à la définition de Richards¹⁰⁶. Nous avons également souligné que ces monuments imitent généralement les formes architecturales (petits mastabas à Giza, chapelle pyramidale à Deir el-Médina) ainsi que les thèmes iconographiques de l'élite. Un phénomène qui s'observait également dans le cas romain ; nous avons indiqué plus haut que la « classe moyenne » romaine emprunte le répertoire iconographique de l'élite en l'organisant de manière différente, afin de refléter ses propres valeurs. Cette liberté d'appropriation est restreinte

105 L. MESKELL, *Archaeologies of Social Life. Age, Sex, Class et cetera in Ancient Egypt*, Oxford, 1999, p. 136-215 ; K.M. COONEY, *The Cost of Death*, *EgUit* 22, 2007 ; A. STEVENSON, *The Predynastic Egyptian Cemetery of el-Gerzeh*, *OLA* 186, 2009, p. 129-145.

106 Signalons cependant que les cimetières pris en compte pour cette étude n'ont pas conservé de trace de superstructure, J. RICHARDS, *Society and Death in Ancient Egypt. Mortuary Landscapes of the Middle Kingdom*, New York, 2005, p. 174.

en Égypte ancienne, où les représentations sont codifiées et traduisent un langage symbolique. Toutefois, on relève certaines adaptations de ce répertoire, comme le suggère l'influence des tombes royales dans la décoration des caveaux des tombes des artisans à Deir el-Médina. Enfin, la relation de clientélisme se marque également dans le paysage de la nécropole comme le montrent, par exemple, les regroupements de cénotaphes à Abydos.

Pour le Nouvel Empire, nous avons la chance de disposer de plusieurs petites tombes dont le mobilier funéraire est intact ou partiellement intact et dont le profil socio-professionnel des propriétaires est bien connu. Les exemples les mieux conservés datent de la XVIII^e dynastie et proviennent de la nécropole thébaine¹⁰⁷. C'est le cas de la tombe familiale de Neferkheouet qui a occupé la fonction de gardien des documents de la maison de la Grande Épouse Hatchepsout¹⁰⁸. Celui-ci est enterré avec sa femme, Rennefer, dans une des chambres de sa tombe. Dans une seconde chambre furent également découvertes les inhumations de ses enfants : sa fille Rouyou, son fils le scribe Amenemhat, ainsi qu'un homme nommé Bakamon/Baki, vraisemblablement scribe lui aussi, mais dont la relation avec les autres membres de la famille n'est pas connue. Ces cinq inhumations furent découvertes intactes et accompagnées d'un mobilier diversifié de qualité. Les défunts disposaient de plusieurs objets spécifiquement conçus pour l'usage funéraire. Tous possédaient un cercueil de qualité, décoré et inscrit à leur nom et de leur titre¹⁰⁹. Ensuite, selon les individus, certains disposaient de scarabées de cœur, d'exemplaires du Livre des Morts et de vases canopes. Ces derniers étaient toutefois vides de tout contenu, ce qui renvoie bien à la préparation des corps traités au natron mais non momifiés. La tombe contenait également les principales catégories d'objets que l'on rencontre habituellement dans les assemblages funéraires de cette époque : récipients en céramique, en pierre, en faïence et en métal, divers coffres et corbeilles contenant des textiles, des bijoux, des accessoires de toilettes, deux sièges, des coffres de jeux, des armes, des instruments en rapport avec la profession des défunts (couteaux de scribes, encriers). Par la suite, cinq inhumations supplémentaires furent introduites par une ouverture dans le plafond de la chambre des enfants de Neferkheouet. Il s'agit d'inhumations anonymes très modestes appartenant à une femme et quatre enfants. Les cercueils sont de confection grossière et presque aucun objet n'accompagne les défunts. Seul le cercueil de la femme est décoré mais il ne lui était pas destiné à l'origine puisqu'il est inscrit au nom du scribe Neferkheouet¹¹⁰. Les corps n'ont pas été traités et sont simplement enveloppés dans des draps de lin grossiers. Le mobilier funéraire se limite à une bague scarabée trouvée sur un des enfants et à une céramique dans le cercueil de la femme.

Aucune trace de chapelle associée à la tombe n'a été découverte, mais ce secteur de la nécropole a été complètement arasé une première fois pour permettre la construction de la chaussée du temple de Thoutmosis III à Deir el-Bahari, puis une seconde fois pour la construction du temple funéraire de Ramsès IV. Il n'est donc pas exclu qu'elle en ait jadis possédé une. Les travaux menés dans la nécropole de Saqqara par la mission de Leyde depuis maintenant plusieurs décennies nous livrent un aperçu des types de chapelles dont disposent ces petits

107 S.T. SMITH, « Intact Tombs of the Seventeenth and Eighteenth Dynasties from Thebes and the New Kingdom Burial System », *MDAIK* 48, 1992, p. 193-231.

108 W.C. HAYES, « The Tomb of Nefer-Khewet and His Family », dans H.E. Winlock, *The Egyptian Expedition 1934-1935*, *BMAA* 30, vol. 2, 1935, p. 17-36.

109 À l'exception de Bakamon pour lequel les fouilleurs ne mentionnent pas de titre.

110 Vraisemblablement un autre Neferkheouet que le propriétaire de la tombe : *ibid.*, p. 19.

fonctionnaires. Un ensemble de modestes chapelles décorées et datées de la fin de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie, jouxtant les tombes de personnages illustres comme Horemheb ou Maya, y a été découvert¹¹¹. Elles appartiennent à des individus de statut relativement modeste, occupant une ou plusieurs fonctions mineures dans les institutions. C'est le cas par exemple du musicien (*imy-r3 ḥsww n Pth nb m3 't*) Raia qui dispose d'une minuscule chapelle. Celle-ci est tellement petite qu'elle permet tout juste à une personne de s'y tenir debout¹¹². Citons également les petites chapelles de Pabes, scribe royal et commandant des troupes des marchands du temple de Ptah (*sš nsw m3 ' n nb t3wy, ḥry pdt šwtwy*), celle de Tatia, un prêtre *ouab* et également chef des orfèvres, ou encore celle de Khay, un autre prêtre *ouab* qui occupe aussi la fonction du jardinier en chef des jardins de Pharaon à Memphis¹¹³.

Le cimetière est de Deir el-Médina a lui aussi fourni plusieurs tombes intactes ou partiellement intactes datant de la XVIII^e dynastie. Une vingtaine de tombes-fosses ou de petits caveaux à chambre unique y ont été découvertes dont le mobilier renvoie l'image d'une population plus modeste mais qui n'est toutefois pas dépourvue de richesse¹¹⁴. En effet, les objets sont de qualité très simple, sans grand luxe, et portent pour la plupart des traces d'utilisation. Toutefois, ce mobilier est relativement diversifié et parfois présent en grande quantité. L'investissement le plus conséquent de l'équipement funéraire est le cercueil, momiforme ou rectangulaire, décoré ou non. La plupart sont anonymes mais certains noms dépourvus de titre sont parfois préservés : certains sont typiquement égyptiens (Ouserhat, Satrê, Noubity), d'autres sont probablement d'origine étrangère (Madja, Satnem, Iabentina)¹¹⁵. Les corps n'étaient pas momifiés mais avaient été traités au natron et avec des huiles de conservation. Ils étaient également parés des parures habituelles de cette période : colliers et bracelets composés de perles colorées (en faïence, en pierres semi-précieuses, parfois en or), boucles d'oreilles, bagues, scarabées ; les amulettes sont plus rares. Le mobilier usuel se répartit à la fois dans le caveau et à l'intérieur des cercueils : meubles de facture simple (tabourets, chaises, lits), instruments « professionnels » (instruments de musique, fragments d'outils en bronze, balance), accessoires de toilette (miroirs, peignes, matériel à khôl), bâtons de marche, sandales, récipients en pierre et en céramique. La vaisselle était présente en quantité importante et contenait des offrandes alimentaires (diverses formes de pains, des fruits secs, parfois de la viande de volaille), de la bière, ainsi que des huiles, des onguents et des graisses desséchées dont la fonction précise n'a pu être déterminée. L'ensemble des objets se répartissait dans des corbeilles et paniers de formes et dimensions diverses. Parfois, une ou plusieurs amphores, très probablement remployées, étaient incluses dans les tombes dont certaines au moins provenaient de magasins royaux. Une réinterprétation récente de ce cimetière a remis en question son appartenance à la communauté des artisans de Deir el-Médina. En effet,

111 G.Th. MARTIN, *The Hidden Tombs of Memphis. New Discoveries from the Time of Tutankhamun and Ramesses the Great*, Londres, 1991 ; V. OETERS, *Images of Saqqara: Thirty Years of (Anglo-)Dutch Excavations*, Leyde, 2012.

112 G.Th. MARTIN, *op. cit.*, p. 120-130.

113 G.Th. MARTIN *et al.*, *The Tombs of Three Memphite Officials, Ramose, Kha'y and Pabes*, Londres, 2001 ; M. RAVEN *et al.*, « Preliminary Report on the Leiden Excavations at Saqqara, Season 2009: the Tombs of Khay II and Tatia », *JEOL* 42, 2010, p. 5-24.

114 B. BRUYÈRE, *Rapport sur les fouilles de Deir el-Médineh (1934-1935). Deuxième partie : la Nécropole de l'Est*, *FIFAO* 15, 1937.

115 G. PIERRAT-BONNEFOIS, « Cimetière est du village ou cimetière à l'est de Deir el-Médineh ? », dans G. Andreu (éd.), *Deir el-Médineh et la Vallée des Rois. La vie en Égypte au temps des pharaons du Nouvel Empire, Actes du colloque organisé par le musée du Louvre les 3 et 4 mai 2002*, Paris, 2003, p. 53.

mis à part la proximité immédiate du village, aucun indice ne vient corroborer cette identité. Les défunts sont soit totalement anonymes, soit démunis du titre d'artisan. Pour G. Pierrat-Bonnefois, les instruments de musique et les nombreux produits cosmétiques découverts dans les tombes indiqueraient que ces individus pourraient avoir été au service de grandes maisons thébaines comme serviteurs et/ou musiciens¹¹⁶. Le mobilier découvert dans les tombes va dans ce sens : bien que très simple, il imite assez fidèlement celui des tombes de l'élite et démontre que ces individus étaient proches de leurs puissants maîtres.

Les vestiges des tombes des artisans de la XVIII^e dynastie dans le cimetière ouest sont difficiles à interpréter à cause des nombreuses transformations et bouleversements que subit la nécropole dès la fin de la fin de la période amarnienne. Le contenu des tombes a été lourdement pillé et ne contient plus que des fragments d'un mobilier dont il est impossible de se faire une idée de la quantité, diversité et qualité. Seules trois tombes datées de la fin de la XVIII^e dynastie livrent suffisamment d'informations. La première est la tombe intacte de l'architecte Kha (TT 8) dont le statut et l'élaboration du mobilier funéraire dépassent nettement le mobilier de la « classe moyenne ». La tombe a livré plus de 500 objets : papyrus funéraires, statuette en bois, deux chaouabtis, de nombreux meubles, des coffres décorés, des corbeilles, de la vaisselle en métal, en pierre et en céramique contenant de multiples offrandes alimentaires, des accessoires de toilette, toute une garde-robe, divers instruments « professionnels », une stèle funéraire. La momie de Kha est conservée dans trois cercueils et est couverte de bijoux et d'amulettes, notamment le collier de l'or de la récompense, ainsi que d'un masque funéraire¹¹⁷. Certains objets portent les noms de différents « collègues » de Kha. On peut donc supposer qu'il s'agit de présents qui lui ont été offerts¹¹⁸. Selon Schiaparelli, certains de ces objets pourraient également avoir été donnés par le roi¹¹⁹. Les deux autres tombes ne sont que partiellement conservées et appartiennent aux artisans Sennefer et Setaou¹²⁰. La qualité de certains objets de leur mobilier funéraire ne diffère guère de celle observée pour celui des tombes du cimetière est. Toutefois le mobilier spécialement conçu pour la tombe y est plus important et est de meilleure qualité : outre les cercueils momiformes décorés et inscrits aux noms et titres des défunts, on trouve également des chaouabtis, des masques funéraires et des scarabées de cœur.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, tous les artisans ne disposent pas de tels moyens. Une équipe japonaise de l'université de Waseda a récemment mis au jour à Dahchour-Nord, deux sépultures d'artisans très simples inhumées dans des fosses. La première tombe appartient au chef des artisans du temple d'Amon Ouyay qui fut découvert dans un cercueil momiforme de type noir, typique de la XVIII^e dynastie. Il était accompagné d'un bâton de marche, d'un appui-tête inscrit à son nom ; deux jarres scellées étaient disposées devant le cercueil. La

116 *Ibid.* ; Ead., « Musiciens de Thèbes », dans S. Emerit (éd.), *Le statut du musicien dans la Méditerranée ancienne*, 2013, p. 139-146.

117 S. CURTO & M. MANCINI, « News of Kha' and Meryt », *JEA* 54, 1968, p. 78.

118 M. TRAPANI, « Behind the Mirror. Art and Prestige in Kha's Funerary Equipment », dans K.A. Kóthay (éd.), *Art and Society. Ancient and Modern Contexts of Egyptian Art. Proceedings of the International Conference held at the Museum of Fine Arts, Budapest, 13-15 May 2010*, Budapest, 2012, p. 160-167.

119 E. SCHIAPARELLI, *Relazione sui lavori della Missione Archeologica Italiana in Egitto (anni 1903-1920)*, vol. 2, Turin, 1923-1927, p. 168.

120 B. BRUYÈRE, *Rapport sur les fouilles de Deir el-Médineh (1933-1934). Première partie : la Nécropole de l'Ouest*, *FIFAO* 14, 1937, p. 95-109 ; Id., *Rapport sur les fouilles de Deir el-Médineh (1928). Deuxième partie*, *FIFAO* 6, 1929, p. 36-73.

seconde tombe appartient à l'artisan Tjay, enterré dans des conditions identiques : à côté de son cercueil momiforme se trouvaient une jarre scellée, un bâton de marche, tandis que l'appuie-tête était dans le cercueil, à côté du défunt. Cette tombe contenait également le corps d'un jeune enfant enterré dans un cercueil rectangulaire. Dans les deux cas, une natte recouvrait les sépultures afin de les protéger au mieux des gravats et du sable¹²¹.

Ce type d'inhumation très simple est celui le plus couramment rencontré pour les individus pauvres dans les cimetières égyptiens. Généralement, le corps ne dispose même pas d'un cercueil mais est simplement enseveli dans un linceul ou une couverture végétale (natte, roseaux). Lorsqu'un cercueil est effectivement présent, il n'est pas rare qu'il s'agisse d'un simple coffre en bois non décoré, occupé par plusieurs défunts. Le mobilier funéraire se réduit généralement à quelques récipients en céramique, voire quelques objets usuels. La symbolique que revêt la tombe est tout à fait différente de ce que nous avons vu jusqu'à présent. Elle est généralement individuelle, et il n'y a plus de volonté de créer des hypogées familiaux équipés des biens de confort domestique. Dépourvue de lieu de culte, la tombe ne semble plus envisagée comme un espace de résidence à long terme pour les défunts. Il n'y a pas de volonté de copier les pratiques funéraires de l'élite et l'investissement économique est réduit au strict minimum. Ces modifications entraînent probablement une vision plus pragmatique des croyances funéraires et des requis nécessaires à la vie dans l'au-delà. Par conséquent, tout semble indiquer que nous avons affaire ici à un groupe social différent, à la fois plus modeste et répondant à d'autres considérations culturelles. La limite n'est toutefois pas aussi aisément perceptible puisqu'un certain nombre de ces tombes très simples se distinguent par la possession d'un objet (rarement plus) conçu pour la tombe. Le plus souvent, il s'agit d'un cercueil, comme nous l'avons vu avec le cas des deux artisans de Dahchour mais il n'est pas rare également de rencontrer des chaouabtis dans ce type de sépulture¹²². Plus rarement, on peut rencontrer des masques funéraires en cartonage ou en argile mais aussi des stèles funéraires ou de simples pierres non décorées marquant la tombe¹²³. Il existe donc même parmi cette population pauvre, des individus qui disposent de suffisamment de moyens pour investir dans des objets funéraires porteurs de hautes fonctions religieuses et de prestige.

CONCLUSION

Au terme de cette présentation des principales sources d'informations sur la « classe moyenne » égyptienne, on constate toute la complexité à étudier en détail cette classe sociale. Malgré la richesse exceptionnelle de la documentation conservée, nous nous retrouvons vite

121 B. MASAHIRO & S. YOSHIMURA, « Dahshur North: intact Middle and New Kingdom coffins », *EA* 37, 2010, p. 12 ; consulter également la synthèse des fouilles sur le site internet de l'Institut d'Égyptologie de l'Université de Waseda, URL : <http://www.egyptpro.sci.waseda.ac.jp/e-dhshr.html> (page consultée le 26/11/2016).

122 Voir à ce propos, la proposition de F. Poole (« Social Implications of the Shabti Custom in the New Kingdom », dans R. Pirelli (éd.), *Egyptological Studies for Claudio Barocas, Serie Egittologica* 1, 1999, p. 95-113) de considérer ces individus modestes équipés de chaouabtis comme les individus les plus importants des petites communautés villageoises, jouant notamment le rôle d'intermédiaires avec le pouvoir central.

123 Les fouilles récentes du cimetière des tombes sud à Amarna a permis de mettre au jour, parmi une majorité d'inhumations très pauvres, quelques tombes équipées de cercueils ou de stèles funéraires. Voir les rapports préliminaires annuels sur le site internet <http://www.amarnaproject.com> (consulté le 26/11/2016), ainsi que dans les *JEA* n° 92 à 99. Voir également les synthèses de B.J. KEMP, *The City of Akhenaten and Nefertiti: Amarna and its people*, Londres, p. 256, et B.J. KEMP *et al.*, « Life, death and beyond in Akhenaten's Egypt: excavating the South Tombs Cemetery at Amarna », *Antiquity* 87, 2013, p. 64-78.

face à de nombreuses interrogations concernant la structure sociale égyptienne, en particulier pour les individus qui n'appartiennent pas à l'élite. Ces limites touchent l'ensemble des études portant sur les sociétés anciennes et relèvent, comme nous l'avons vu, de la nature même des sources disponibles. C'est pourquoi, seule une approche couplée, prenant en compte l'ensemble des sources disponibles (textuelles, artistiques et archéologiques), pourrait à terme permettre une connaissance plus détaillée de ce groupe social.

Nous avons montré que dans les sociétés complexes anciennes, il existe un groupe d'individus dont les conditions d'existence les positionnent à un niveau intermédiaire dans la société. La composition de cette « classe moyenne » change en fonction des sociétés étudiées et de la période historique prise en considération. Pour la société pharaonique, les premières attestations les plus tangibles de son existence remontent au Moyen Empire. Néanmoins, il est probable qu'elle existait déjà de façon plus discrète durant les périodes antérieures. À défaut de sources textuelles, une étude approfondie des vestiges funéraires de ces périodes pourrait permettre de les mettre en évidence, comme nous l'avons proposé avec la « nécropole des ouvriers » de Giza.

Dans un de ses ouvrages, B. Trigger propose de regrouper les individus de condition intermédiaire sous la dénomination de « spécialistes dépendants »¹²⁴. Tout d'abord, ils exercent souvent des professions spécialisées (artisans, musiciens, agents commerciaux, militaires professionnels...) qui sont très appréciées par l'élite. Ensuite, ils ne pratiquent pas leur(s) activité(s) de manière indépendante mais sont employés de manière permanente par l'État ou par des membres de l'élite. Toutefois, cette dénomination n'est pas plus heureuse que celle de « classe moyenne » puisqu'il est peu probable que tous ces individus exercent une profession spécialisée. Certains pourraient, par exemple, tirer leurs revenus de la gestion efficace d'un patrimoine constitué autour de petits domaines agricoles comme semblent l'indiquer le papyrus Wilbour par exemple¹²⁵. Il reste que le caractère dépendant de ces individus intermédiaires semble assuré. Ce type de relation vis-à-vis d'un patron ou de l'État leur assure des privilèges – exemption des corvées, accès à des produits de premier choix stockés dans les magasins royaux, accès à des réseaux économiques permettant de développer des activités complémentaires, diverses récompenses pour le travail effectué, etc. –, indispensables à leur développement économique. Le contact permanent avec leurs supérieurs influence leur mode de vie et se reflète notamment dans les pratiques funéraires, puisqu'ils peuvent copier et adapter les pratiques funéraires de l'élite en fonction des moyens (économiques bien entendu mais peut-être également logistiques) dont ils disposent et en fonction de leurs propres perceptions des requis nécessaires pour l'au-delà. Dès lors, une relecture détaillée des cimetières du Nouvel Empire avec pour objectif de déterminer des assemblages funéraires répondant à de tels critères pourraient nous aider à mieux cerner la « classe moyenne » égyptienne.

* **Thomas VERMEULEN**

Université Libre de Bruxelles

thomas.vermeulen@ulb.ac.be

124 B.G. TRIGGER, *Early Civilizations: Ancient Egypt in Context*, Le Caire, 1993, p. 57-58.

125 S.L.D. KATARY, « Distinguishing subclasses in New Kingdom society on evidence of the Wilbour Papyrus », dans J.C. Moreno García (éd.), *Élites et pouvoir en Égypte ancienne*, CRIPEL 28, 2009, p. 263-320.

Matthieu BEGON

Nedia, Dia or Ida?

The ‘Asiatic campaign’ of Inti of Deshasha (at the end of the 5th dynasty) and the south coast of Palestine during the second half of the 3rd millennium (Early Bronze III)

This paper is an attempt to reconstruct the historical background of the well-known battle scene found more than a century ago at Deshasha in the tomb of Inti. Although often reproduced and commented, little attention was given until now to the questions of where and when this battle, ending by the sacking of an impressive fortified town, occurred. By studying the meagre remnants of the inscription, which originally described details of operations, and more particularly the unexplained place-name that is encountered on the fifth of this six columns of text, the author tries to understand the geographical setting of the military campaign. With the new insight brought by archaeological discoveries about the contemporary Levantine culture – i.e. Early Bronze III – the author supports a location along the southern coastal area where powerful walled cities, potentially threatening Egyptian maritime interests, were implanted. Chronological problems and particularly relations between this testimony and related documents such as the famous Weni’s narrative are then studied in the light of the renewed knowledge that some documents offers about the external activity of the last two kings of the 5th dynasty.

Axelle BRÉMONT

‘Aspective’ or ‘multispective’? The lessons of the goat paradoxe

The notion of aspective has become a widely used tool for the understanding of Egyptian images throughout the dynastic period, ever since Emma Brunner-Traut coined the term in her 1974 edition of Heinrich Schäfer’s pioneer work *Von Ägyptischer Kunst*. Defining Egyptian art as ‘aspective’ (that is, more keen on rendering characteristic features by mixing different viewing angles than on reproducing a coherent spatial organization), however, tends to minimize its interest in adjusting the image according to its observer’s viewpoint. It is here argued through the case study of an intriguing scene from Nefer and Kahai’s tomb chapel at Saqqara that register lines are to be understood as a way of rendering a foreshortened background. Egyptians did in fact care about their viewers’ specific viewpoint, only they recognize not one, but two spectators. Besides the external and occasional viewer is an even more important, internal viewer: the tomb owner, who most of the time takes priority and organizes the image according to his own logic, but that does not make pharaonic art indifferent to a perspective rendering of reality.

Éléonore FRAYSSIGNES

New perspectives on the techniques of weaving in the Old Kingdom: a textile testimony of the use of tubular two-beam looms

The history of technics depends on new discoveries, especially the evolution of the history of weaving. The 2016 excavations at Wadi al-Jarf (Red Sea) allowed the study of textile material found during the last six years. The archaeological context has provided a well-preserved collection of great interest not only for the use of textiles in a place that hosted expeditionary logistics activities, but also for the history of technics. This paper deals with the discovery of a piece presenting an intact warp lock and attesting the use of tubular two-beam looms during the 4th dynasty, whereas until then the existence of this type of loom was supposed to date from the Middle Kingdom.

Jean-Guillaume OLETTE-PELLETIER

Note on a 'cryptographic rubric' in a Middle Kingdom papyrus

Rubrics, i.e. elements written in red ink, are well documented on ancient Egyptian papyrus. They are often employed for highlighting specific textual elements and banishing harmful words. Commonly rubricated elements include incipits, colophons and pause-signs. In this study, the author examines the pattern of red ink usage in a formule from a magic and medical papyrus of the Middle Kingdom. This pattern is cryptographic and indicates a complementary reading of the formule heading.

Chloé RAGAZZOLI

Textual genres and material supports: a visitor's inscription as an exercise on an ostrakon (ostrakon University College 31918)

This is a study of an unpublished 18th dynasty ostrakon that seems to be an exercise on the traditional incipit of visitors' graffiti, *jw t pw jr~n sš r m33...*, 'This is a visit accomplished by the scribe to see...' Also examined are a small group of similar ostraca that all come from Deir el-Bahari and its vicinity and date to the beginning of the 18th dynasty. The study testifies to scribal practices as well as the process of transmission from contextualized inscriptions on the walls of monuments to literary ostraca.

Felix RELATS-MONTSERRAT

Sign D19: In search of the meaning of a determinative (II) – The uses of the sign

In a previous article, the author studied the referent of the sign known as D19. It was originally depicted as a canine muzzle, then as a human nose and finally as a bovine snout. The author now concludes this study by examining the numerous uses of the sign. It is concluded that D19 was at first a determinative without any phonetic value. D19 gradually acquired some phonetical values during the Middle Kingdom. Regarding its usage as a determinative, the sign was used for the lexical field of the nose, respiration, opposition and feelings. Links between them are exposed and compared with the methodology of O. Goldwasser.

Julien SIESSE

Djedhetepa Dedmesu and Djedneferra Dedumes: attribution of sources and new dates

The graphic differences in the writing of the prenomen and the nomen of the Second Intermediate Period kings Djedhetepa Dedmesu and Djedneferra Dedumes can be used to ascribe a document to one king or the other with a high degree of certainty. Once these

attribution problems are solved, it is possible to establish more accurate dates for their reigns. It appears that they did not belong to the same dynasty and actually ruled very far apart from each other: Djedheteptra Dedmesu was probably one of the last kings of the 13th Dynasty while Djedneferra Dedumes has to be assigned to the mid-17th Dynasty, in quick succession to Nubkheperra Intef.

Pierre TALLET

A Seal-cylinder in the name of Sahure in the art market

A few months ago, a cylinder-seal from the reign of Sahure was sold on the art market. It belonged to a middle ranking official whose titles of 'scribe' and 'one who sets right the command of Horus' are associated with the names of the king. Even if sealings of this kind are frequently found on various sites from the Old Kingdom, actual cylinder-seals giving official titles are much rarer, and less than one hundred are currently known.

Matthieu VERMEULEN

Thoughts on the 'middle class' in the Egyptian society

This paper aims to discuss the notion of the Egyptian 'middle class'. The ancient sources reveal the existence of individuals who did not belong to the ruling elite but had some kind of wealth. However, there is no word in the Egyptian vocabulary that identifies them clearly. Most often, they are labelled as a 'middle class' but this modern term is frequently used without any further explanation and without providing an ideological framework. The meaning of this term as well as its relevance for the study of ancient social structures is first examined. Then, a description of the so-called Egyptian 'middle class' is presented, based on the analysis of textual and archeological data from the Middle and the New Kingdom.